

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pageination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

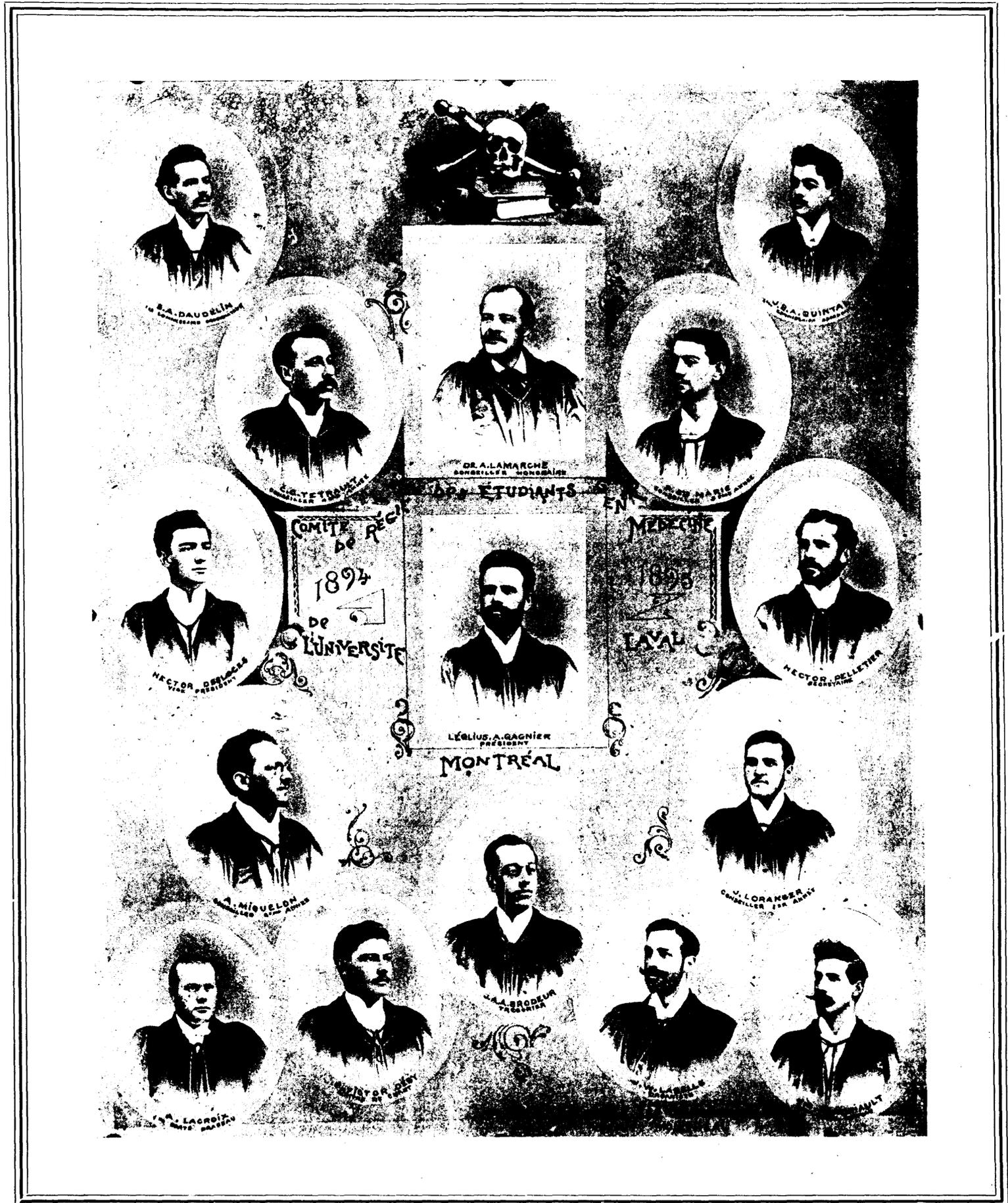
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
 Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
 Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

11^{ME} ANNÉE, No 554—SAMEDI, 15 DECEMBRE 1894

BERTHIAUME & SABOJRIN, PROPRIETAIRES.
 BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
 Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
 Tarif spécial pour annonces à long terme



MONTRÉAL — COMITÉ DE RÉGIE DES ÉTUDIANTS EN MÉDECINE 1894-1895. — Photo. Laprés & Lavergne

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 DECEMBRE 1894

SOMMAIRE

TEXTE.—Chronique.—Les échecs, par Benjamin Sulte.—Chronique bibliographique, par Raoul Reault.—Triste ses d'automne, par Bluet.—Carnet du MONDE ILLUSTRÉ.—Les merveilles de l'architecture, par P. Colominier.—Nos gravures.—Notes et impressions.—Poésie : La terre et l'enfant, par Su-ly-Prud'homme.—Le queue du diable, par Louis Valona.—Causerie scientifique, par Ch. Marañon.—Légende alsacienne, par Xavier Marmier.—Galerie échiquierne (avec portrait) : M. J. M. Murphy, par J. W. S.—L'église Saint-Pierre et Saint-Paul à Saint-Étiennebourg.—Notes et faits.—Jeux et récréations.—Choses et autres.—Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES.—Montréal : Comité de régie des étudiants en médecine 1894-95 ; Vue du pont Victoria—France et Russie : Le deuil de deux nations sœurs.—Moscou : Vue de Kremlin où a été exposé le corps d'Alexandre II ; Train transportant le corps d'Alexandre III ; Le cortège funèbre défilant devant l'hôtel de ville.—Portrait de M. J. M. Murphy.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

Le MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zéloteurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



La prise de Port-Arthur est réellement un des événements le plus glorieux dont le Japon puisse se féliciter. Cette ville, ce rempart de Pékin, bien armée et bien défendue, n'a su résister à leur attaque impétueuse. Les Chinois, comprenant l'importance de cette place stratégique, se sont, cette fois, battus bravement pour la défendre, de l'aveu même des Japonais.

La question est maintenant de savoir si oui ou non les Japonais ont commis, comme les en accusent les Chinois, des cruautés révoltantes sur la population de cette place malheureuse.

Les dépêches annoncent qu'en entrant dans la ville, les Japonais ont éprouvé l'affreuse surprise de voir une foule de leurs compatriotes prisonniers, massacrés et atrocement mutilés par les Chinois : leurs têtes coupées étaient enfilées en longues guirlandes par une corde qui leur traversait la bouche et le gosier !

Farieux de voir les leurs si indignement traités, les Japonais, disent les Chinois, auraient massacré une partie des habitants et auraient livré la ville au pillage. Mais que croire de ces Chinois, qui osent encore affirmer à la face du monde civilisé, que Port-Arthur n'est point prise et est défendue par 30 000 de leurs braves soldats !

Inutile de dire que les Japonais nient catégoriquement les accusations et continuent leur marche, d'abord sur Wei Hai, où est la flotte chinoise, puis sur Pékin.

La Chine éperdue, se débat et s'agite, perdant la tête, envoyant inutilement des commissaires étrangers au comte Ito, premier ministre du Japon. Celui-ci refuse catégoriquement de les recevoir, voulant que la Chine envoie un de ses propres sujets pour traiter avec lui des conditions de la paix.

Mais, après la prise de Port Arthur, l'évènement le plus important et auquel on s'attendait le moins est qu'une pétition signée par une foule de hauts fonctionnaires chinois a été remise à l'empereur, demandant la mise en accusation de Li-Hang Chang, du prince Kong, oncle de l'empereur et président du ministère des Affaires Étrangères !!!

Ces puissants fonctionnaires sont accusés de haute trahison, de dilapidation des deniers de la Chine ; Li-Hang Chang, surtout est accusé de corruption de fonctionnaires, de péculat et de trahison. Il est dit dans ce mémoire que Li-Hang-Chang s'est réjoui des victoires remportées par les Japonais, qu'il a empêché les Chinois de repousser l'ennemi et que, sachant que son pays n'était pas prêt à faire la guerre, il a déclaré que l'armée chinoise pouvait entrer en campagne.

Le gouverneur Wu, commandant des forces chinoises à Port Arthur, est aussi accusé du crime de haute trahison pour avoir vendu des secrets d'état et du matériel de guerre à l'ennemi. Ces trois personnages sont aussi accusés d'avoir placé des fonds au Japon, d'entretenir des desseins contraires aux intérêts de l'empire et d'avoir formé une conspiration dans le but d'amener la chute de la Chine. Le mémoire demande un prompt châtement et le renvoi de tous les fonctionnaires impliqués dans la conspiration.

**

Un Anglais s'est mis en tête de chercher dans quel laps de temps notre globe serait complètement peuplé et hors d'état de nourrir un nombre d'habitants plus élevé que celui qu'il aura atteint.

En tenant compte d'une manière approximative de la quantité des terres fertiles et des terres infertiles, il croit pouvoir établir qu'il y a place environ ici bas pour cinq milliards neuf cent quatre vingt-quatorze millions d'hommes ; le chiffre actuel est à peine supérieur à un milliard. Si l'on considère la progression normale à l'heure présente, on constate tous les dix ans une augmentation générale et moyenne de huit pour cent, qui se répartit de la manière suivante : Europe, 8 7/8 % ; Asie, 6 % ; Afrique, 10 % ; Australie et Océanie, 30 % ; Amérique du Nord, 20 % ; Amérique du Sud, 15 %.

Dans ces conditions, le nombre maximum sera atteint vers l'an 2072, c'est-à-dire dans cent soixante-dix-huit ans d'ici, moins de deux siècles ; le délai, on le voit, est singulièrement court.

Nous n'y serons plus, heureusement, car voyez-vous d'ici la belle existence qu'auront les humains à cette époque. Aujourd'hui déjà la vie est bien dure à la grande majorité des hommes. Que feront-ils, alors que tassés les uns sur les autres, ils seront contraints de recourir à la force brutale pour assurer leur existence ?

Vraiment ces amateurs de statistique sont féroces, ils en viendront à nous faire désirer la fin du monde comme la moindre des calamités qui nous menacent.

**

On pourrait croire que l'invention des fenêtres suivit de près la construction des premières maisons,—pas des cahutes, des maisons vraiment bâties. Eh bien, non ! Ce ne fut que vers le milieu du quinzième siècle qu'apparurent les premières fenêtres garnies de verres à vitre.

Jusqu'à cette époque, les vitres étaient remplacées par de la toile cirée ou du papier huilé. On lit dans les *Comptes de l'argenterie des rois de France*, pour 1554 : "Deux aunes de toile cirée dont a été fait un châssis mis dans la chambre de retraite de ladite dame reine, au château de Melan."

"Plus quatre châssis de bois à tendre le papier sur les fenêtres de ladite chambre et huile pour les oindre, pour être plus clairs."

Et pourtant, le coulage du verre était connu en France dès le treizième siècle, mais on ne songeait pas encore à l'employer pour faire des vitres.

En 1416, la duchesse de Berry s'étant rendue au château de Montpensier, en Auvergne, les fenêtres du dit château furent garnies de toiles cirées, par défaut de verreries.

En Ecosse, le palais du roi, jusqu'en 1661, n'eut de vitres qu'aux étages supérieurs, les fenêtres du rez-de-chaussée étaient fermées par des volets de bois que l'on ouvrait de temps à autre pour laisser entrer l'air.

Enfin, c'est du règne de Louis XI que datent les premiers statuts de la communauté des vitriers de Paris.

Que ce temps est loin des superbes glaces, d'une seule pièce, que nous voyons aujourd'hui aux fenêtres des maisons nouvellement bâties !

LES ECHECS

I



VOUS jouez aux échecs et vous n'êtes pas de la religion de Brahmâ ; c'est assez étrange, en apparence, les échecs étant une invention des Brâmes, lesquels sont les prêtres du dit Brahmâ, dieu suprême des Hindous, être parfait, principe de tout, contenant tout, pouvant tout. Vous jouez aux échecs sans rendre hom-

mage à Brahmâ—vous lui avez dérobé son jeu, vous lui refusez le tribut de reconnaissance—vous avez peur de la véridique histoire dont je me fais l'interprète. Tremblez, occidentaux, devant les révélations des sages de l'Orient.

Non ! l'Europe n'a pas agencé et mis en œuvre les combinaisons du jeu d'échecs—elle a toujours été trop jeune pour cela. Son mérite consiste en une adaptation plus appropriée à ses us et coutumes : elle a fait un emprunt qui a fructifié entre ses mains.

Les Brâmes ont dominé dans l'Inde dès les temps les plus reculés ; ils y constituaient la caste supérieure, et la grande péninsule les reconnaissait comme ses maîtres. Les légendes antiques font partie de ce corps dirigeant la plupart des faits devenus historiques qui marquent le caractère du peuple Hindou, qu'il ne faut pas confondre avec les Indiens d'Amérique. Or, donc, d'après les témoignages chinois, persans et arabes, ces religieux adorateurs de Brahmâ, seraient les auteurs du jeu royal des échecs, et les trois nations que je viens de citer l'auraient reçu des Indiens, puis il se serait répandu dans le monde—c'est à dire en dehors de l'Asie.

Les nombreux écrivains qui ont disputé sur l'origine de l'échiquier ne prouvent rien au delà de ce qui précède, mais reste à savoir quand et comment eut lieu l'apparition de cette nouveauté merveilleuse. Le jeu remonte-t-il aux jours d'Adam et Eve, selon la croyance de certains savants, ou bien le ferons-nous dater de quinze cents ans d'aujourd'hui tout au plus, d'après ceux qui n'acceptent rien sans preuve ? Dans ce débat, je vois une laueur : aucun texte, de ceux qui parlent de l'ancienneté du jeu, n'a été écrit avant le neuvième siècle de notre ère—que vaut mille ans, pour couvrir cinq ou six mille années !

Il y en a qui parlent de Sémiramis, de Salomon, etc., et disent que ces souverains ont été les propagateurs du jeu. D'autres fouillent l'empire chinois et veulent que le mandarin Hansing, qui vivait deux siècles avant Jésus Christ, en ait été l'initiateur. Quelques uns arrivent jusqu'à notre ère et en font honneur à un astronome persan. Rien de solide dans ces racontars.

En attendant que l'on nous divulgue un texte authentique et jusqu'ici inconnu, il faut se borner à croire que le jeu en question est né aux Indes et qu'il a peut-être végété durant une longue période dans les couvents des brâmes, jusque vers

l'an 400 de notre ère où il a commencé à se répandre.

Shirham ou Shéram, roi despotique, régnait alors sur les Hindous. Voulant le ramener à des sentiments plus humains, le brâme Sessa, Sissa ou Siala eut l'idée de lui faire voir une représentation morale, imagée, agissante, parlant aux yeux et à l'esprit, pour faire comprendre à ce tyran que le souverain d'un peuple, si puissant qu'il soit, ne saurait rien accomplir sans l'aide de ses humbles sujets—les pauvres pions, si vous voulez. Il inventa les échecs dans ce but—ou il les porta à la connaissance du roi, si le jeu existait déjà. M'est avis que les brâmes devaient avoir l'usage de cet amusement intellectuel. D'une manière ou d'une autre, le roi comprit la réalité de sa position et devint plus... constitutionnel. Ceci peut être véritable : une fois n'est pas coutume. Tamerlan et d'autres, joueurs d'échecs émérites, autant que massacreurs d'hommes, ont dû être souvent fait mat sur l'échiquier sans modifier leur politique ou leurs instincts farouches, à cause de si peu.

Les écrivains s'accordent à dire que le jeu des échecs est l'emblème de la guerre. Le personnage du roi en est le héros et aussi la victime. Tous ceux de son entourage se font tuer pour lui. Malgré les modifications que l'époque moderne a introduites dans la marche des pièces, le roi reste le pivot de la tactique et de la stratégie.

Les Chinois l'entendent de cette manière. Ils nomment l'échiquier *Chong ki* : jeu royal, et l'ensemble des pièces, *Choke-choo-hong-ki* : jeu de la science de la guerre. Dans l'Inde, on emploie *Tschatorangâ*, c'est-à-dire les quatre parties d'une armée ; les pièces sont, en effet, huit fantassins, deux chariots, deux cavaliers, deux éléphants et, pour les commander, un généralissime avec le roi. "Le jeu des échecs, observe Louis Reybaud, rappelle la composition des armées indiennes qui, jusqu'aux temps modernes, ont consisté dans les éléphants, les cavaliers, les chars et les fantassins."

Cela est vrai. Par exemple, je conseillerais aux lecteurs de ne pas se fier aux militaires qui ont l'art de gagner des parties d'échecs. Napoléon Ier était souvent fait mat sur l'échiquier—il reprenait son avantage à la guerre.

Benjamin Sully

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Je m'étais toujours figuré qu'il n'y avait que les Anglais et les Américains qui pouvaient se signaler par des excentricités ; mais j'avoue très humblement m'être trompé. S'ils l'ont eu jusqu'à ce jour, ces deux peuples n'ont plus, à eux seuls, le monopole des idées originales.

C'est un savant français, du nom de Etienne Gayart, qui vient de nous prouver que, chez les Français aussi, il y avait des gens susceptibles d'attirer l'attention du public par des bizarreries qui ne manquent pas toujours d'un certain cachet de spiritualité.

M. Gayart vient de publier un volume dont le titre seul était suffisant pour éveiller l'attention des bibliophiles. Au cours de ses nombreux voyages dans toutes les parties du globe, il a ramassé les matériaux nécessaires à l'édification de son *Histoire du monde—Son Evolution et sa Civilisation*, et, pendant les loisirs que lui faisaient ses fonctions de "professeur à l'École Impériale des officiers du Japon," il a coordonné ses notes qui font, ajoutées les unes aux autres, un volume in-octavo d'environ sept cents pages.

Comme M. Gayart ne fait pas "partie de l'Université, ni d'aucune école, ni d'aucune chapelle," il n'a pas été astreint à un programme. Et c'est probablement pour cela qu'il nous fait, dans une ligne imprimée en encre violette en travers de la première page de son volume, la recommandation suivante :

" Prière de lire d'abord la postface."

Voulant acquiescer au désir de l'auteur, je me suis mis à la recherche de cette postface tant recommandée ; vous allez bientôt savoir pourquoi je ne l'ai trouvée que par un hasard.

M. Gayart nous apprend, dans cette fameuse postface, qu'il n'a pu trouver d'éditeur qui voulait assumer la publication de son livre, mais " que cet "inconvenient a été compensé par certains avantages... L'auteur a pu faire imprimer son livre en sens inverse... sur papier rose, afin que le lecteur puisse voir tout en rose, du moins pendant qu'il lira ce volume."

En effet, ce volume, imprimé sur papier rose, a sa première page où les volumes que nous sommes habitués à voir ont leur dernière page. Voilà pourquoi je n'ai trouvé la postface en question que par un heureux hasard, parce qu'elle se trouvait justement où elle ne devait pas être, à l'endroit où l'on voit la préface dans les livres européens, c'est-à-dire au commencement du volume.

Disons de suite avec l'auteur que " cette manière comme le est d'ailleurs adoptée depuis l'antiquité par la majorité de la population de la terre," par cette majorité qui habite la partie chinoise et japonaise de l'Asie, " par la Chine qui a 450 millions d'habitants ; par le Japon, 38 millions ; par les Chinois et les Indo-Chinois répandus dans l'Australie et dans les deux Amériques, au moins 10 millions ; soit un total de plus de 550 millions, c'est à dire plus que la population blanche de l'Europe, 360 millions, et que toute la population blanche des deux Amériques et des autres parties du monde, qui forment environ 90 millions ; soit plus de 100 millions en faveur des pays de l'est de l'Asie "

Comme vous le voyez, l'auteur a des arguments péremptores pour convaincre ceux qui le liront que le mode adopté par lui est le plus populaire. En effet, il ressort de son plébéciste que la majorité des habitants de la terre met la première page de leurs livres juste à l'endroit où la minorité inscrit le mot : *finis*.

Dans ce volume, qu'il serait trop long et même fastidieux d'analyser, l'auteur a abrégé tous les ouvrages qui ont été publiés jusqu'à ce jour sur le sujet ou plutôt sur les sujets qu'il traite, car son travail " embrasse l'évolution de toutes les sciences depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours."

En somme, c'est un ouvrage plutôt curieux que sérieux, car il fourmille de contradictions flagrantes.

Lisez-le si vous êtes en mesure de réfuter ses erreurs. Ne le lisez pas, si vous n'avez pas de fortes notions d'histoire naturelle et de philosophie chrétienne.

Raoul Renard

TRISTESSES D'AUTOMNE

Le vent qui tout le jour a soufflé avec rage, soulevant les flots et la neige, a apaisé sa colère, comme un enfant qui s'endort après avoir fait retentir tous les échos de la maison de ses cris et de ses pleurs ; on n'entend plus par intervalles qu'un soupir, un sanglot.

La lune dans son plein argente les clochers et les vitres des édifices qu'elle caresse de ses rayons. Le Sagaenay majestueux et sombre, roule la masse de ses eaux noires comme de l'encre, maintenant paisibles et calmes entre les rives couvertes depuis quelques heures d'une épaisse couche de neige. De temps en temps un rayon d'argent vient se mirer coquettement dans l'onde qui se fait plus belle et lui sourit avec orgueil en lui renvoyant son image. Quelques petites lumières brillent là-bas au village voisin sur la montagne. La nuit est belle, le tableau ravissant et cependant une mélancolie profonde envahit mon âme. Longtemps accoudée à la fenêtre je contemplais il y a quelques instants le paysage en sa nouvelle toilette et je me sentais bien triste... Le long et froid hiver avec son cortège d'ennuis, les vents, la neige, la glace ! Mais est-ce bien de là que vient cette tristesse ? D'un œil attristé on contemple les premières

feuilles jaunies arrachées aux arbres qui se dépouillent de leur riante parure. On les suit quelque temps en leur course vagabonde et puis on n'y pense plus ; les fleurs se fanent, on les voit périr sous les coups du vent, sous la morsure de la bise glaciale, un soupir vous échappe et c'est tout ; les oiseaux vous quittent par milliers, vous répondez à leur cri d'adieu : Au revoir, pauvres petits ! soyez heureux sous un ciel plus clément ! Puis vous constatez que le bocage dépoillé et déserté n'a plus d'attrait, le parterre plus de charme, sous le berceau de verdure plus de doux gazouillis, plus de bruits de baisers ; plus de roses au buisson plus de douces senteurs ; le manteau de l'hiver recouvre tout. Mais cette désolation vous laisse assez indifférents car seuls vos sens sont privés de quelques unes de leurs jouissances et vous faites fi des rigueurs de l'hiver et des plaisirs qu'il vous enlève, si à votre foyer règne encore la galeté, si à vos réunions au coin du feu il ne manque personne, si l'absence ne se fait pas sentir, si les amis occupent encore la place où vous aimiez à les voir. Vous pouvez rire et chanter encore, vous qui avez bon feu, bon gîte si vous n'avez pas dû dire adieu à qui vous est cher. Paissiez-vous ne jamais connaître les étrointes de l'ennui qui vous prend quand avec les feuilles qui tombent, avec les oiseaux qui font, on voit partir les amis que l'été vous avait donnés et que vous voudriez voir toujours sous votre toit de quelle couleur que soit le ciel qui le recouvre. Paissiez-vous ne jamais sentir en votre âme le vide qu'y fait la vue d'une place vacante au foyer.

En toute saison la nature est belle et nous offre des plaisirs ; si nous ne l'apprécions pas toujours il faut plutôt en chercher la cause en nous mêmes. Notre âme met sur tout ce qui nous entoure un reflet du sentiment qui l'anime.

BLUKT.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

M. Ferdinand de Lesseps, le grand percuteur d'isthmes, vient de mourir, à l'âge de quatre-vingt-neuf ans.

* *

Le R. P. T. Ouellette, natif de Sainte Elizabeth, et qui avait été aumônier militaire pendant la guerre de Sécession, vient de mourir à l'Immaculée-Conception.

* *

Une forte secousse de tremblement de terre s'est fait sentir à Vaudreuil dans la nuit du 2 au 3 courant, elle a duré de quatre à six secondes et a mis toute la population en émoi.

* *

Des soldats occupés à creuser le sol sur la côte de la citadelle, à Québec, la semaine dernière, ont découvert treize squelettes. On suppose que ce sont les restes de quelques soldats de l'armée du général Montgomery.

* *

On annonce l'arrivée des révérendes sœurs Marie-Xavier et Despins, de l'hôpital des Sœurs Grises de Saint Boniface, à la maison mère de la rue Gay. La première a été attachée à la mission de la Rivière Rouge, au Manitoba, où elle a résidé pendant quarante-quatre ans.

* *

A l'occasion du premier anniversaire du sacre de Mgr Paul Laroque, les élèves du séminaire Saint-Charles-Borromée ont donné une séance dramatique et musicale. Monseigneur assistait à cette belle séance, accompagné de Mgr de Druzpara et de plusieurs chanoines.

On y a représenté, le *Reliquaire de l'enfant trouvé*, pièce tragique, remplie de scènes émouvantes. Tous les acteurs se sont surpassés et méritent de chaleureuses félicitations.

LES MERVEILLES DE L'ARCHITECTURE

LES GRANDS TRAVAUX DE L'ANTIQUITÉ COMPARÉS AUX TRAVAUX MODERNES

(Suite)

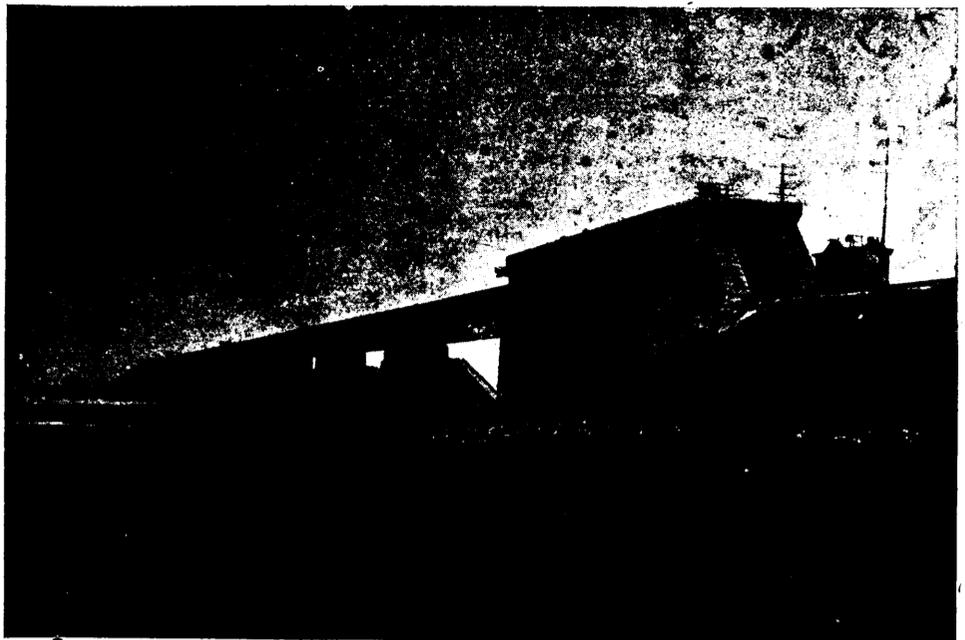
D' plus, on avait calculé à quelle époque on se rencontrerait, et à mesure que cette époque approchait, malgré la sûreté des calculs, l'angoisse prenait au cœur de ces braves ouvriers que les assurances de leurs savants ingénieurs parvenaient à peine à tranquilliser. Depuis tant d'années qu'on travaillait à ce tunnel qui semblait devoir être interminable ! Pourtant, un soir, les ouvriers en retournant chez eux se dirent : " C'est demain que nous devons nous rencontrer." En effet, dans la journée, ils avaient cru entendre dans la montagne un bruit sourd qui s'accroissait insensiblement. Le lendemain on put distinguer les coups répétés des machines, frappant le roc précipitamment. Enfin on entendit les voix des travailleurs. Les cœurs étaient pleins d'angoisse... Soudain, un coup plus violent retentit, et une énorme pierre roule sur le sol : le Saint-Gothard était percé. Ah ! avec quelle ardeur on l'arracha cette dernière pierre, avec quel entrain on la chargea sur ces wagons qui devaient l'emporter pour jamais et la faire rentrer dans le chaos d'où elle sortait ! Et puis se firent des cris, des applaudissements, du délire. Au lieu du concert de malédictions qui accueillait jadis l'achèvement des édifices de l'antiquité, ce fut un tonnerre d'acclamations pour ces ingénieurs qui venaient d'accomplir un travail auprès duquel sont bien pâles, croyez-le, les antiques merveilles. Et alors les drapeaux se déployèrent, les bras s'ouvrirent de part et d'autre et les braves ouvriers s'embrassèrent les uns les autres. Oui, on s'embrassa, car sous ces 11,000 pieds de terre, au sein de cette montagne, jusqu'alors presque infranchissable, c'étaient deux grands peuples que la science unissait pour jamais dans une indissoluble et fraternelle étreinte !

Jamais, je ne crains pas de l'affirmer, jamais les anciens ne fassent parvenus à accomplir ces travaux car, encore une fois, ils n'avaient pour eux que la force matérielle, ils ne connaissaient point le secret de cette science qui a fait de notre époque, l'époque des merveilles.

Au Canada, nous avons aussi dans ce genre un travail considérable, le tunnel Sainte-Claire, qui traversant la rivière de ce nom, unit le Canada aux États-Unis.

Parlerons-nous des ponts : nous avons à Montréal notre pont Victoria, l'un des plus longs du monde, mais, il faut le dire, non pas l'un des plus beaux au point de vue architectural.

" Construit sur le système tubulaire, il a vingt-trois arches de 242 pieds de longueur chacune, une au milieu, de 330 pieds de longueur, avec une culée longue de 1,200 pieds du côté de Montréal, et une de 800 pieds du côté sud. à Saint-Lambert, ce qui donne une longueur de 6,600 pieds entre les culées, à peu près un mille et un quart, ou environ deux kilomètres, et de 9,184 pieds, les culées comprises, faisant une longueur totale d'un mille et trois quarts, environ 2.72 kilomètres. Le tube



MONTREAL.—VUE DU PONT VICTORIA.—Photo. Laprés & Lavergne

formant le pont a 16 pieds de largeur, une hauteur de 19 pieds aux deux extrémités, mais qui augmente jusqu'à 22 pieds au centre. Ce tube est divisé par tronçons, dont deux de 516 pieds afin d'obvier à la dilatation du fer, et s'appuie à chaque extrémité sur des rouleaux qui facilitent la dilatation et la contraction. Ce tube repose sur 24 piliers en pierre de taille, qui ont 92 x 22½ pieds à la base et 33 x 16 pieds au sommet. La pesanteur des blocs de pierre composant cette maçonnerie varie de 6 à 17 tonneaux, ou de 12 à 34,000 livres par bloc, et sont liés les uns aux autres par des crampons et des boulons de fer. La hauteur, de la surface de l'eau au dessous du pont, est de 60 pieds. Sous le pont, la vitesse du courant est de sept milles à l'heure et sa plus grande profondeur, de 22 pieds. La superficie peinte des tubes est de 30 acres carrés, et comme on leur a donné quatre couches, la peinture représente une superficie totale de 120 acres.

La seule construction de cette nature qui approche du pont Victoria, est le Britannia, sur le détroit de Menai, dans le pays de Galles. Le tableau suivant fait voir la différence entre les deux :

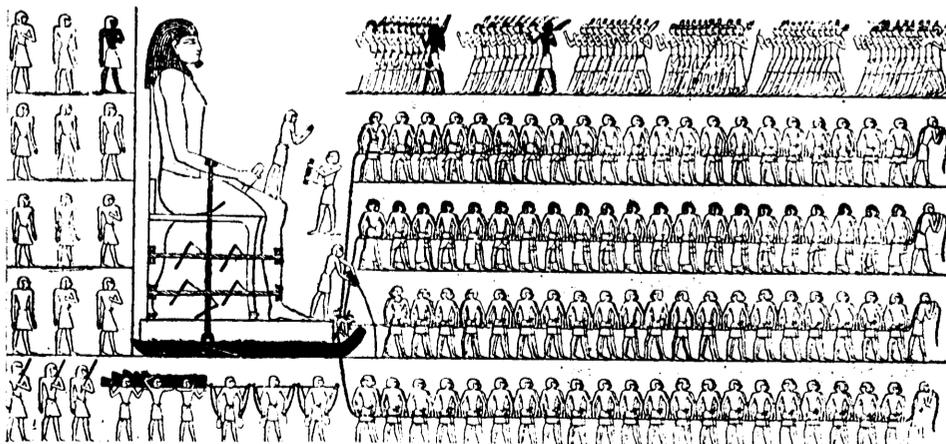
	<i>Britannia</i>	<i>Victoria</i>
Longueur entre les culées	1,513 pds	6,600 pds
Longueur totale, y compris les culées	1,841½ pds	9,184 pds
Nombre de piliers	2	24
Plus grande distance entre les piliers	400 pds	330 pds
Hauteur du pilier du centre au-dessus de l'eau	102 pds	60 pds
Pieds cubiques de maçonnerie dans toute la construction	1,300,000	3,000,000
Poids du fer des tubes	4,825½ ton.	8,000 ton.
Nombre de rivets dans les tubes	1,000,000	2,000,000

Le pont Victoria a coûté \$6,500,000, ou environ 32,000,000 de francs. Il a été commencé le 20 juillet 1854 et livré à l'exploitation le 17 décembre 1859. Il relie les chemins de fer de la rive nord à ceux de la rive sud du Saint-Laurent et il appartient à la compagnie du Grand-Tronc. Il traverse le fleuve au pied des rapides de Lachine, ou saut Saint-Louis." (1)

Comme pont en maçonnerie, on remarque en France, le viaduc de Chaumont. Il ressemble beaucoup aux aqueducs romains, et les surpasse de beaucoup aussi en dimension et en puissance. Il a 600 m. (1,913 pds) de longueur sur 50 m. (164 pds) de haut, compte 216 arches réparties en trois étages, et contient 60,000 m. cub. (2,117,253 pds cub.) de maçonnerie. " On est vivement frappé à la vue de cette ligne innombrable d'arcades si légères et pourtant si solides qu'elles ne craignent rien du poids des trains les plus lourds ni des secousses imprimées par leur rapidité." (2) Quelle différence avec ce fameux pont romain du Gard, mal conçu, mal exécuté, aux arches inégales, sans élégance et dont l'aspect pourtant, à cause du merveilleux qui fait souvent tout le prix des édifices anciens, faisait prononcer à J. J. Rousseau cette parole ridicule : " Que ne suis-je né Romain !"

Considérez maintenant le pont du Garabit, le plus beau qui soit en France, au point de vue de la construction métallique : il fut, à une hauteur de 400 pieds (122 mètres) lancé d'une seule pièce d'une montagne à l'autre, sur une longueur de 450 mètres (1476 pieds) sa longueur totale est de 564 mètres (1849 pieds) l'arche principale qui le soutient a 165 mètres (541 pieds) d'ouverture. On comprendra que pour lancer cet arche gigantesque à une telle hauteur les échafaudages eussent coûté presque aussi cher que la construction elle-même. Aussi M. Eiffel qui a construit ce pont, eut-il l'idée hardie de les supprimer complètement. Il fit commencer l'arche des deux côtés à la fois ; 28 câbles d'acier, ancrés dans le sol, à de puissants massifs de maçonnerie retenaient chaque tronçon, à mesure qu'il s'avavançait au dessus de l'abîme. Quand ces deux tronçons se rencontrèrent, les dernières pièces furent posées et l'ingénieur donna l'ordre de lâcher les câbles. Ce fut alors que le pont lui-même, qui avait été construit tout entier sur le sol dans la direction de l'arche, fut glissé doucement, au moyen de rouleaux et de puissants leviers, sur les piliers, puis sur l'arche même jusqu'à ce que sa tête ait atteint l'autre montagne. Nous reparlerons tout à l'heure de cette opération.

Le pont Forth, en Angleterre, est plus merveilleux encore. Situé près d'Edimbourg, en Ecosse, il est formé de deux arches ou travées de 580



COMMENT LES ÉGYPTIENS TRANSPORTAIENT LEURS PIERRES COLOSSALES.—D'après un bas-relief exécuté quinze siècles avant Jésus Christ

(1) L'hon M. Mercier. La province de Québec.
(2) André Lefèvre.

mètres de l'argear (1902 pieds) ; de deux autres de 230 mètres (754 pieds) et de 15 autres de 50 mètres. (164 pieds).

Pour former ces voûtes de fer, il a fallu encore dans ce cas se passer d'échafaudages. On a commencé par faire la fondation des trois seuls piliers, qui supportent toute l'œuvre métallique. Chacune de ces fondations est formée d'un groupe de 4 colonnes de maçonnerie de 15 mètres (49 pieds) de diamètre et de 11 mètres (36 pieds) de hauteur contraintes sous l'eau. Que sont les colonnes de Karnac à côté de ces géants. Ces colonnes sont en granit et reposent soit sur le roc, soit sur d'immenses caisses métalliques, remplies de béton qui y a été refoulé à l'air comprimé et qui, coulées au fond de la rivière, y constituaient comme des blocs de rocher inébranlables. Ces caissons sont de véritables tours de 22 mètres (72 pieds) diamètre et de 50 de haut (164 pieds) plus considérables par conséquent que les gros piliers qui soutiennent le dôme de Saint-Pierre. Notez bien que ce travail colossal s'est fait par 69 mètres de profondeur d'eau. Sur ces fondations on éleva la pile métallique proprement dite aussi haute que la grande pyramide (138 mètres), puis on l'a continuée des deux côtés, les ouvriers avançant toujours, au dessus de l'eau sur leur propre ouvrage. On ne peut se faire une idée du spectacle saisissant de ces pyramides de fer qui, prolongées des deux côtés à la fois et infiniment plus larges du milieu que de la base, essayaient de se rencontrer au dessus du fleuve, à près de 600 mètres (1968 pieds) de distance l'une de l'autre. Plus de 53000 tonnes de fer sont entrées dans cette gigantesque construction, et ses seules fondations, avec les rallongements, absorbèrent plus de 100000 mètres cubes de maçonnerie, (3 528.757 pieds cubes).

Le pont du Forth est une des merveilles de la science moderne, et, je répète avec plus de confiance que les anciens n'ont pas un seul travail à comparer avec celui-ci au point de vue du colossal et du calcul scientifique. Tous les ponts anciens et modernes sans exception le cèdent devant lui.

Mais il nous faut nous hâter, tant sont nombreuses les merveilles accomplies de nos jours. C'est la construction des piliers du pont du Garabit qui inspira à M. Eiffel l'idée d'élever cette autre merveille à laquelle son nom est resté attaché, à cette tour appelée à demeurer éternellement, comme un glorieux souvenir de l'Exposition de 1889.

On en a tellement entendu parler dans ces derniers temps par le monde entier qu'il est inutile ici d'en faire la description. Je me contenterai d'indiquer quelques chiffres qui me serviront à pouvoir donner une idée de l'importance de l'édifice.

Pendant les deux années qui ont précédé sa construction, de 1885 à 1887, près de 40 ingénieurs ont travaillé incessamment aux calculs qu'il a nécessités. La tour ayant été bien déterminée et divisée en 29 parties, chacune de ces parties a été l'objet d'une étude spéciale et chaque étude forme la base de toute une série de dessins géométriques calculés à l'aide des tables de logarithmes ; on compte plus de 2500 dessins de trois pieds de côté. La tour a 120 mètres 22 c. (394 pieds) de côté et 300 mètres ou 984 pieds de hauteur. Son poids est de 16000000 de livres on y compte 12000 variétés de pièces de fer percées de 7,000,000 de trous de rivets, qui, mis bout à bout, formeraient un tube de 43 milles de longueur, (69 kilomètres 187) ces pièces sont reliées entre elles, par 2,500,000 rivets pesant à eux seuls 850,000 livres.

On a dû se servir pour les fondations, où les eaux de la Seine s'infiltrèrent, de caissons métalliques de 15 mètres (49 pieds) de côté, chargés en leur milieu d'un lit très pesant de béton durci. Les ouvriers entraient dans cette sorte de vaste chambre par un gros tube placé en son milieu et travaillaient en dessous de la caisse, éclairés à la lumière électrique ; ils creusaient le terrain. A mesure qu'ils creusaient, l'énorme masse dont les bords étaient tranchants et qui pesait plusieurs tonnes, enfonçait par dessus eux. Une fois descendus assez profondément, les ouvriers sortirent par le tube, on retira les machines qui leur envoyaient l'air comprimé, on remplit tous les vides avec du béton, et le caisson ne formait plus alors

qu'un bloc de rocher inébranlable sur lequel s'appuie le vaste pied de la tour.

Ah, si les Egyptiens en avaient fait autant, on crierait à la merveille, on porterait jusqu'aux nues cet esprit si observateur, si industrieux si savant, si... etc., mais les ingénieurs modernes?... allons donc !... 

P. Jonnier

(A suivre)

NOS GRAVURES

LE DEUIL DES DEUX NATIONS SŒURS

La Destinée a fait mourir, à quelques mois de distance, les deux hommes qui avaient conclu l'alliance franco-russe et que l'imagerie populaire aimait à représenter se donnant la main au bord d'une mer bleue, sur laquelle évoluaient, pavloisées, les escadres des deux nations.

Pour la France comme pour la Russie, l'année 1894 sera marquée de deuil. Elle a vu mourir Carnot et Alexandre III. En les réunissant dans une même pensée d'affliction, on ne fait qu'accroître l'alliance entre la France et la Russie.

Rappelez-vous Paris, rappelez-vous le pays tout entier tel qu'il était il y a un an, à deux ou trois semaines près. Les drapeaux russes flottaient joyeusement à toutes les fenêtres, à côté des drapeaux français. Partout où passaient les marins du Tsar, la foule s'assemblait, curieuse, passionnée, pour apercevoir de loin la casquette blanche de l'amiral Aveilan. Et celui-ci, dans la splendeur d'une représentation de gala à l'Opéra de Paris, se levait pour crier à toute une salle enthousiasmée, de sa voix puissante :

—Vive la France !

Et l'inoubliable vision du dernier défilé sur les grands boulevards, les marins russes emportés en landau vers les gares, escortés de cavaliers dont la lumière électrique éclairait fantastiquement les cuirasses.

On se demande aujourd'hui si tout cela n'a pas été un rêve. Mais non : tout a été bien vrai dans cet accord enthousiaste de deux nations. Mais, aujourd'hui, si les drapeaux russes et français pendent aux fenêtres, ils sont crépés de deuil.

Les vendeurs de bibelots qui débitaient, l'an dernier, des bijoux de deux sous, où Cronstadt fraternisait avec Tolon, — bijoux qui amassaient fort le Tsar, là bas, en famille, — ces petits marchands parisiens ont inventé, comme au moment de la mort de M. Carnot, des objets de deuil. Les chanteurs populaires qui, l'an passé, sur les trottoirs, disaient aux passants l'*Hirondelle de Moscou*, — l'hirondelle qui s'arrêtait en Alsace, — ont chanté le Tsar mort et ont pleuré, dans leurs couplets populaires, l'empereur Alexandre III. Ce n'est pas la grande poésie, sans doute, mais c'est la voix, c'est le sanglot du peuple.

La composition que nous donnons est bien la reproduction des regrets unanimes. En Russie et en France, on pleure les deux hommes qui avaient représenté les deux peuples pour l'accord pacifique. Tous deux vivront dans toutes les mémoires.

Et leur œuvre subsistera. L'alliance franco-russe n'a pas été conclue pour un jour. Elle est solide, et on le verra bien.

LES OBSÈQUES D'ALEXANDRE III

C'est le 7 novembre que le cercueil du tsar Alexandre III a quitté Livadia pour être transporté à Saint-Petersbourg.

Arrivé à trois heures à Yalta, le port voisin de Livadia le cortège funèbre s'est rendu auprès du navire *Pamiat-Merkuria*, chargé de transporter les restes du Tsar jusqu'à Sébastopol.

Là, le cercueil a été déposé dans le train de Moscou.

Des démonstrations très imposantes ont eu lieu

partout. Sur tout le parcours du train, une foule énorme s'était portée, saluant le convoi à son passage. Les têtes se découvraient respectueusement, on se mettait à genoux dans la neige.

Le train s'est arrêté à Kharkoff, puis à Moscou.

En cette dernière ville, l'affluence était énorme. Le cercueil a été transporté au Kremlin, où son exposition a eu lieu. Puis, remis dans le wagon funéraire, il a été dirigé sur Saint-Petersbourg.

A son arrivée dans cette ville, le cercueil a été immédiatement conduit à l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, lieu de sépulture des Empereurs de Russie.

C'est là qu'ont eu lieu les cérémonies des obsèques.

Toutes les puissances y étaient représentées. La France a envoyé une mission à laquelle se trouvait le général de Boisdeffre, chef de l'État-Major général. La couronne de la mission française se compose d'une bande de velours noir d'un mètre de largeur encadrant cette inscription en caractères russes : "A l'empereur Alexandre III" ; sur la bande de velours courent des branches de chêne, de laurier et de fleurs en bronze doré ; un nœud et une écharpe en soie tricolore, en partie recouverte de crêpe, garnissent le haut de la couronne.

VUE DU KREMLIN

Les Tsars, de 1253 à 1696, ont été enterrés dans la cathédrale de l'archange Saint-Michel au Kremlin, à Moscou.

On sait que le Kremlin est une agglomération de palais, de monastères, d'églises de différentes époques et de différents styles entourée de murailles et dominant la rivière de la Moskwa.

De la terrasse du palais principal, très élevée, on aperçoit toute la ville de Moscou, dont les toits en zinc peints en vert forment comme une immense prairie où étincellent les coupôles de centaines d'églises. Chacune d'elles a plusieurs coupôles dorées, ou argentées, ou peintes en bleu, en rouge, en jaune ou de quelque autre couleur ; et ces coupôles semblent autant de grosses fleurs piquant la prairie de notes vives, sous les rayons du soleil quand il y en a, ou à travers la neige quand elle tombe, et l'effet est également saisissant sous l'un ou l'autre aspect.

L'ÉGLISE SAINT PIERRE ET SAINT PAUL

Sauf Pierre II, mort et enterré au Kremlin, tous les Tsars, depuis Pierre le Grand, ont leur tombeau à St-Petersbourg, dans l'église St Pierre et Saint Paul, qui est enclavée dans la forteresse qu'on appelle Pierre-et-Paul, sur la rive droite de la Néva, en face du Palais-d'Hiver.

Cette église a été élevée sur l'emplacement d'une chapelle qu'avait fait construire Pierre le Grand, et qui fut détruite par un incendie en 1757. L'intérieur en est orné de trophées remportés sur les ennemis. On y voit, entre autres, les clefs de Russie et de Corfou.

C'est aussi dans l'enceinte de cette forteresse Pierre et-Paul que l'on conserve toutes les reliques de Pierre-le-Grand, le fondateur de la Russie moderne.

NOTES ET IMPRESSIONS

Une nation est toujours ce qu'on sait la faire. —BONAPARTE.

La franchise d'un diplomate serait le mensonge d'un particulier. —GEORGE SAND.

La vraie énergie ne consiste pas tant à frapper fort qu'à frapper juste. —FRANCIS MAGNARD.

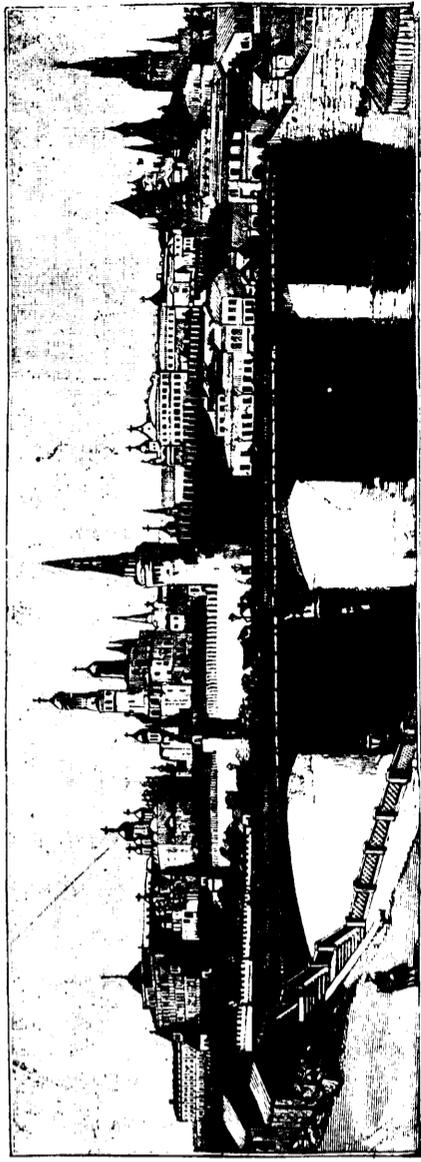
Avec leur émancipation de la femme dans le mariage, nos "féministes" ne sont que les arbres inconscients du célibat. —G. M. VALTOUR.

Honorez les femmes ! elles sèment des roses célestes sur le cours de notre vie ; elles forment les nœuds fortunés de l'amour, et, sous le voile pudique des grâces, elles nourrissent d'une main sacrée la fleur immortelle des nobles sentiments. —SCHILLER.

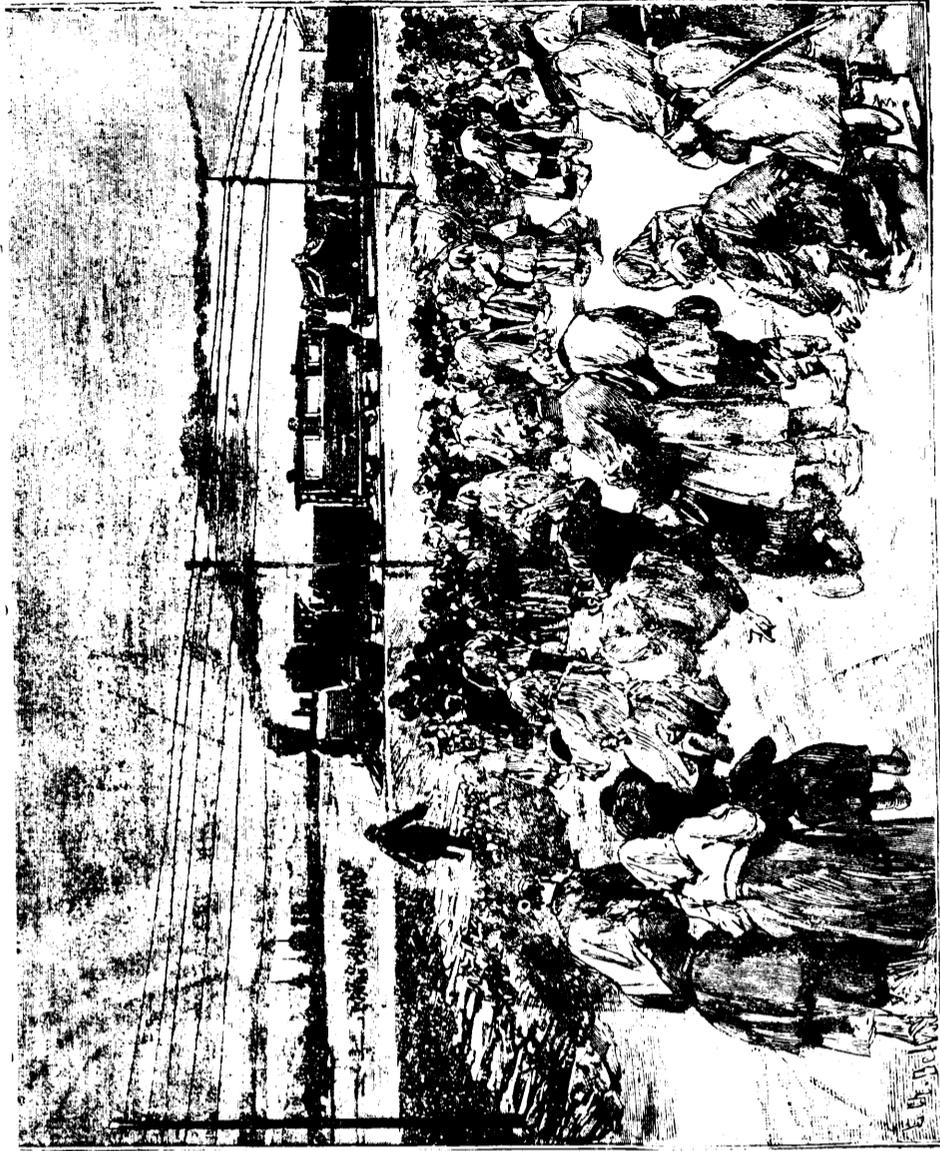
FRANCE ET RUSSIE



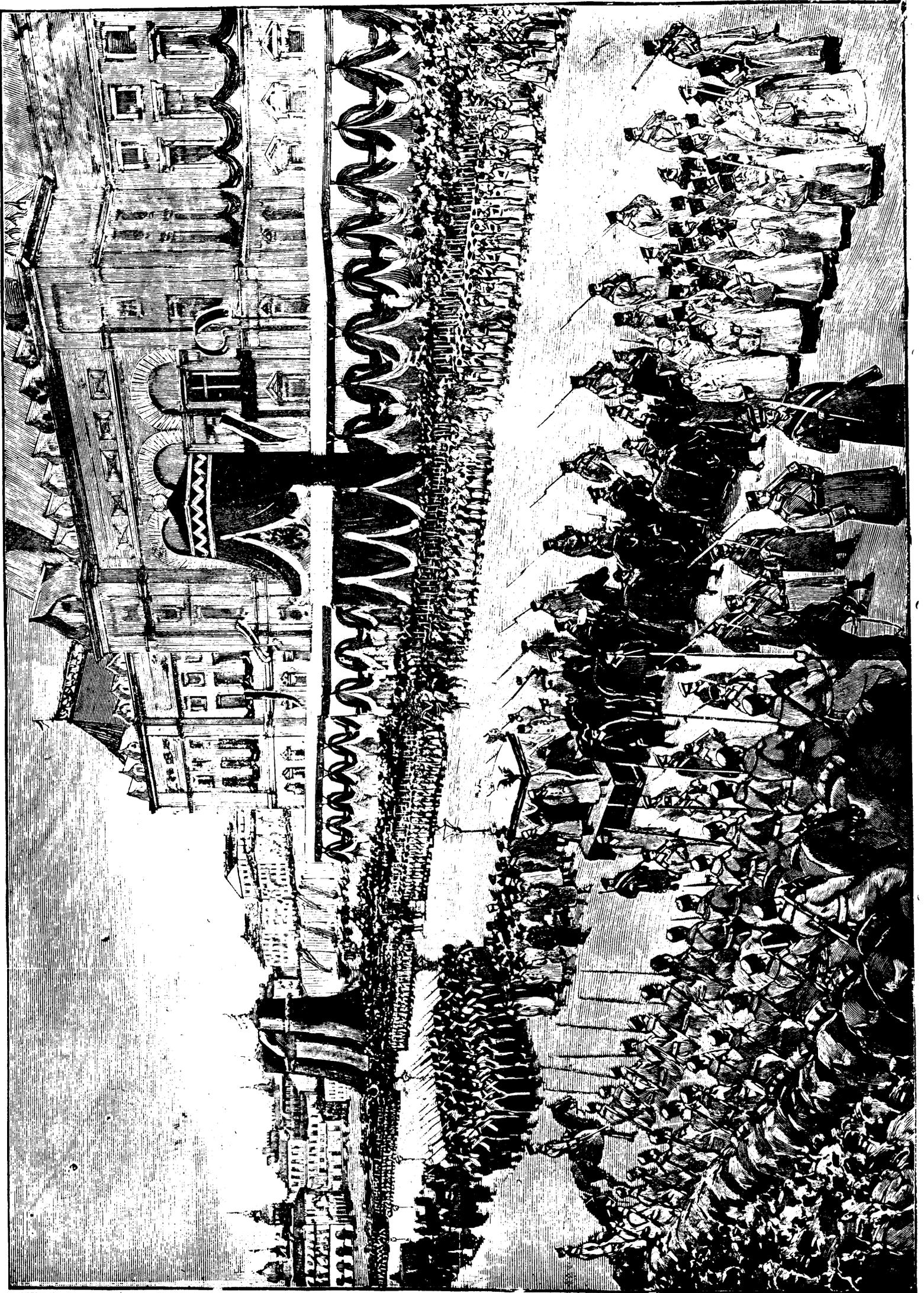
LE DEUIL DES DEUX NATIONS SŒURS



MOSCOU.—VUE DU KREMLIN OU A ÉTÉ EXPOSÉ LE CORPS D'ALEXANDRE III



LE TRAIN TRANSPORTANT LE CORPS D'ALEXANDRE III



MOSCOU.—LE CORTÈGE FUNÈBRE DÉFILANT DEVANT L'HOTEL-DE-VILLE

LA TERRE ET L'ENFANT

Enfant, sur la terre on se traîne,
Les yeux et l'âme émerveillés ;
Mais plus tard, on regarde à peine
Cette terre qu'on foule aux pieds,

Je sens déjà que je l'oublie,
Et parfois, songeur au front las,
Je m'en repens et me rallie
Aux enfants qui vivent plus bas.

Dé. achés du sein de la mère,
De leurs petits pieds incertains
Ils vont reconnaître la terre,
Et pressent tout de leurs deux mains.

Ils ont de graves tête-à-tête
Avec le chien de la maison ;
Ils voient courir la moindre bête
Dans les profondeurs du gazon :

Ils écoutent l'herbe qui pousse,
Eux seuls respirent son parfum ;
Ils contemplent les brins de mousse
Et les grains de sable un par un.

Par tous les calices baissés,
Leur bouche est au niveau des fleurs,
Et c'est souvent de la rosée
Qu'on essuie en séchant leurs pleurs.

SULLY-PRUD'HOMME,
De l'Académie Française.

LA QUEUE DU DIABLE

CONTE MARITIME



Le brick l'Espérance fait voile pour Brest.

Le temps est calme. Sur le bleu sombre du ciel, les étoiles scintillent.

Un vent favorable gonfle la voilure du navire, et, à part l'homme chargé du gouvernail, tout l'équipage est groupé à l'avant autour d'un matelot qui répond au singulier nom de Mathurin l'Enflé.

L'Enflé bourre sa pipe et savoure un volumineux morceau de tabac-carotte, trahi par une flexion bien accentuée de la joue gauche.

Ce sont les préliminaires d'une histoire, à en juger par l'impatience peinte sur tous les visages. Mathurin ménage ses effets. Lentement il allume "Mathurin" : c'est le nom dont il baptise une affreuse pipe anglaise, noire comme le charbon. Sans égards pour son auditoire qui attend, bouche bée, le récit quotidien, le conteur prend son temps. Profitons en pour faire un peu sa connaissance.

L'Enflé, ou plutôt Galarec, de son nom véritable, doit avoir bientôt cinquante ans. Il est né à Groix, de pauvres pêcheurs qui ne lui ont laissé pour tout héritage que son rude métier de marin.

Il est plutôt laid ; mais son visage bronzé par le soleil, encadré par une barbe grise, plantée en broussaille, respire la bonne humeur. Ses yeux verts, d'une extrême mobilité, ont une expression malicieuse.

Il a la taille courte, mais bien prise, des mains énormes et des pieds à l'avenant.

Vigoureux, énergique, il est toujours gai, même aux instants critiques.

Partout où il embarque, il devient vite l'ami de l'équipage, grâce à son inimitable talent de conteur.

L'homme n'est pas parfait.

Mathurin se garde bien de faire exception à la règle. Il adore le tafia, prend plaisir à déguster le rhum et ne dédaigne pas un verre d'eau-de-vie.

Il abuse même parfois du tafia...

Mais voici l'histoire qui commence :

—Cric ! prononce l'Enflé d'une voix tonnante, suivant l'inévitable formule.

—Crac ! répond l'équipage comme un seul homme.

Et le silence s'établit aussitôt.

—Pipe à bâbord ! Chique à tribord ! Attention matelot, ouvre bien tes "manches à vent" et retiens ce que je vais avoir celui de vous envoyer en douceur.

—Dis-nous le titre de ton histoire, hasarde un auditeur.

—Mille tonnerres ! ferme ton panneau, toi ! Si tu coupes comme ça le grelin de mon récit, il s'en ira en dérive, et va-t'en voir s'ils viennent, Jean.

Pour lors, reste en panne. Je recommence : Cric !

—Crac !

—Mon grand-père était un crâne marin, mes lascars, un fier-à-bras, je vous en réponds. Il commandait alors le *Superbe*, un grand trois-mâts franc, appartenant au plus riche armateur du Havre.

A c'te heure, il revenait des Indes et naviguait par le travers des "Birvideaux."

Tu connais ça : une grande plature des roches au nord de Belle-Ile-en-Mer.

Il ventait bonne brise de Sarouaz (sud-ouest).

Le navire filait comme une mouette.

On avait hissé et bordé toute la toile : grands focs, petits focs, huniers, perroquets, brigantines, voiles d'étai, bonnettes, tout !

Une vraie plaisance, quoi !

—Ah ça ! tu vas me dire si ton grand-père commandait un si beau navire, comment n'es-tu qu'un pauvre gabier sans sou ni maille !

—Patience, les vieux. Je vais t'expliquer pourquoi tout à l'heure.

Satan est pour un brin dans l'affaire.

Pour lors, Cric !

—Crac !

Le vent tombe tout d'un coup. Les voiles pendent le long des vergues, en ralingue, comme du linge au sec. La mer devient houleuse et le ciel noir comme de l'encre.

Nous autres, marins, on sait ce que ça veut dire : c'est l'annonce d'un coup de chien. Pas vrai, les enfants !

—Pour sûr !

Après l'approbation générale, Mathurin continue :

—Amène les perroquets ! commande le capitaine ; amène les huniers ! amène ! amène !

Tout est halé bas et paré vivement, car l'équipage du *Superbe* était un rude, mes fistons, foi de Galarec.

Les panneaux sont condamnés, des filières tendues de l'avant à l'arrière pour se tenir sur le pont ; enfin, le trois-mâts, à la cape, sous son foc et ses basses voiles, attend l'orage.

Le grain éclate.

Le vent siffle dans les haubans à faire froid aux os ; le navire tangue et roule à donner le mal de mer à tous les terriens possibles, s'ils pouvaient tenir à bord.

Tu sais, les gars, que mon grand-père avait fait le tour du monde. Il avait passé le cap Horn, et même, — à ce que m'a dit mon père, — dansé un rigodon avec la reine Pomaré. Je ne sais plus laquelle, va que toutes les reines de ces pays là s'appellent Pomaré.

Enfin, salut Sa Majesté.

Ici, Mathurin se découvre. L'équipage l'imite.

—Eh bien, ajoute le conteur, jamais de sa vie le papa Galarec n'avait vu pareille danse.

Un coup de mer brise l'artimon. Le vent l'emporte telle et tout, comme si ça n'était que des brins de paille et du papier.

Mon grand-père reste calme. Il rassure l'équipage et donne des ordres, à seule fin de tenir bon contre la tourmente.

L'ouragan redouble.

Abomination de la désolation !... Mes pauvres enfants !... Le gouvernail est enlevé par une lame qui balaye le pont de l'arrière à l'avant !

Le navire passe sous l'écume.

On n'en mène par large dans ces moments-là, pas vrai ? Ça vous coupe la respiration. Quand le *Superbe* revient à flot, on se compte en tremblant.

Il ne manque personne.

Plus d'artimon, plus de gouvernail !... Le trois-mâts est perdu.

—C'est fait de nous, pense le capitaine. Recommandons-nous à Dieu, mes fils, dit-il.

Et tout le monde se découvre, tandis qu'il récite à haute voix la prière du soir.

—Dieu tout-puissant, protège-nous, finit mon aïeul.

—Amen, répond l'équipage.

Ils sont tous prêts à mourir.

—Cric !

—Crac !

—La nuit est venue...

Le *Superbe*, désarmé, dérive comme une épave, au gré de la mer et du vent.

Tout à coup, un éclair fait voir aux matelots une terre devant eux.

C'est Groix, mes vieux, Groix et ses côtes terribles contre lesquelles la mer déferle avec un fareur sans pareille.

C'en est fait ! le *Superbe* va s'ouvrir sur les roches. La peur saisit les matelots. Seul, mon grand-père attend la mort sans trembler.

Mathurin n'a pas besoin cette fois de réveiller l'attention par le cric ! traditionnel. L'équipage de l'*Espérance* l'écoute religieusement ; on n'entend que le clapotis de l'eau contre les flancs du brick.

Mais l'Enflé s'arrête pour rallumer sa pipe. L'opération faite, il reprend :

—Une grande lueur illumine soudain le *Superbe*. Une forte odeur de soufre prend tout un chacun à la gorge. Une voix moqueuse entonne un chant joyeux.

Foi de vrai gabier, c'était le diable en personne naturelle, tout comme moi qui vous parle. Il était sur la dunette, à côté de papa Galarec, un peu surpris de la compagnie.

—Mais par où est-il entré ? demande le mousse.

—Tu es trop curieux pour ton âge, mou-saillon.

Sait-on jamais d'où il vient, ce particulier là ?

—Alors ton grand-père l'a vu ? questionne un matelot.

—Va comme je te vois l'Haricot... Ah ça ! mais si tu ne veux pas que je parle, faut le dire, les enfants. J'aime pas qu'on navigue dans mes eaux, tu sais !

—Si ! si ! continue l'Enflé !

Cela est crié d'une seule voix. Le mousse et l'Haricot se mordent la langue, bien décidés à ne plus interrompre.

Mathurin reprend :

—C'était bien Belzébuth, censément un surnom du diable, comme qui dirait aussi Méphisto. Il avait sur lui sa tenue des grands jours, toute rouge, avec des signolades en or et puis des diamants qu'on aurait pris pour des étoiles du ciel. De ses cheveux, que la rafale faisait flotter de tous les bords, s'échappaient des lueurs et des étincelles comme d'une cheminée de vapeur. Ses pieds et ses mains avaient des griffes rouges comme des petits clous chauffés au feu. Ses yeux brillaient ainsi que le phare de Groix, qu'on aperçoit là bas sur tribord, et, de sa longue queue, il balayait la dunette mieux qu'un pelta avec un faubert de premier gabarit.

Les marins du *Superbe* veulent se signer, mais la force leur manque.

Papa Galarec devisage le particulier sans sourciller :

—Hé ! hé ! mes petits, fait Satan, avec un sourire aussi gracieux que celui d'un requin, j'arrive à temps pour sauver votre pauvre carcasse. Mille diables ! vous n'étiez pas loin d'entrer dans mes domaines.

Or, tu sais tous qu'une des portes du royaume de Satan est à Groix, dans la falaise. Au pays, nous appelons ça le trou de l'Enfer.

C'est une grotte si profonde, que pas un n'a pu aller jusqu'au fond, et pour cause. Les plus hardis y ont disparu. Quand il y a gros temps, la mer y fait le bruit de mille caronades. On dirait que la terre va s'ouvrir.

Si des malheureux, poussés par la tempête, s'en approchent de trop près, ils sont entraînés dans le gouffre, et, dame ! s'ils ne sont pas en règle avec le ciel, ils vont tout droit chez Belzébuth.

Je vous disais donc que Satan était en veine de bonne humeur ce jour-là. Il voulait se montrer bon luron pour le *Superbe*. Après le petit discours de tout à l'heure, il ajoute, en s'adressant au capitaine

—Donne-moi ton âme, et je sauve ton navire. Demain, tu le mouilleras en rade de Brest.

Le père Galarec était bon chrétien. Il hésita. Mais il était aussi Grésillon, — de Grolx, — ou pour mieux dire, malin. Une idée lui vint de jouer un tour à Belzébath.

—Je te donne mon âme, qu'il lui dit, si tu es encore à bord quand nous aurons jeté l'ancre.

—Soit, fait Satan, j'accepte.

Ah ! l'imbécille de Méphisto ! il ne voyait pas plus loin que le bout de son nez, et n'apercevait pas le signe que Galarec faisait à ses hommes.

Bref, le démon étend le bras vers la mer qui se calme comme par enchantement, et, ainsi vrai que je suis un franc matelot, le *Superbe* vire de bord, et sans voiles ni gouvernail, il arrive bientôt en rade de Brest. Le jour n'était pas encore levé.

Pendant qu'on se prépare à mouiller, le diable s'assoit près du cabestan. De joie, il se frottait les pattes, et sa peau lançait des étincelles, comme une pierre à fusil. Sa queue traînait le long de la chaîne. Mon grand-père tout doucement l'amarre à la chaîne par deux solides tours-morts et une demi-c'ef numéro un. Méphisto n'avait rien vu, rien senti.

—Hé bien, fait-il en regardant Galarec d'un air de triomphe, tu m'appartiens, voici la rade !

—Mouille !! commande le capitaine pour toute réponse.

Ah ! mes fistons, quelle idée ! L'ancre tombe à la mer. Flocc ! la chaîne se met en branle, et la queue de l'ange noir suit le mouvement, entraînant son propriétaire qui pousse un cri de rage en passant par l'écubier, et exécute un plongeon comme jamais diable n'en fit et n'en fera. Galarec avait sauvé son navire et son âme.

Depuis, les enfants, Belzébath vexé a déclaré au bon Dieu qu'il ne recevrait plus de marins en enfer.

Mais c'est notre famille qui vous paye cette faveur là, car Méphisto s'est bien vengé. Mon grand-père perdit toute sa fortune et périt dans un naufrage. Ma pauvre grand-mère fut obligée de mendier son pain, après la mort du bonhomme.

Aussi, tonnerre ! si je trouvais le diable en face !

Mais non, il ne se montre plus. Il préfère se venger de loin, en me faisant rester ce que je suis, un malheureux gabier qui ne vous réclame qu'une chose : un petit verre de tafia pour dire merci.

LOUIS VALONA.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

QUELQUES SINGULARITÉS DE LA NATURE

Constamment en contact avec les animaux qui nous entourent, nous connaissons à merveille leurs mœurs et leurs instincts ; mais s'il s'agit de l'empire des mers, nous touchons à une région où les recherches se hérissent de difficultés, où les moyens d'observations dont nous disposons se heurtent à bien des obstacles, où enfin, la plupart du temps, nous ne pouvons nous livrer qu'aux plus invraisemblables conjectures. Cependant, plus nous rencontrons de difficultés dans nos recherches, plus les résultats obtenus nous captivent. Si nous parvenons à soulever un coin du voile qui nous dérobait les mystères de l'Océan, nous demeurons anéantis et émerveillés de nos découvertes. En effet, dans cette immensité, nous allons de surprise en surprise en constatant les formes bizarres, les mœurs singulières d'un grand nombre de ses habitants.

Pouvons-nous imaginer quel que ce soit de plus extraordinaire, que de voir un poisson se promener sur la terre ferme afin d'y poursuivre et capturer les insectes dont il fait sa nourriture ? un poisson qui, à chaque instant, manifeste la plus extrême répugnance pour regagner l'élément liquide ? Cependant ce poisson existe, les savants lui ont donné le nom bizarre de *Periophthalmus* ; c'est un poisson sauteur. Sur les rives indiennes, sur celles d'Australie, on le voit constamment sauter sur les racines des arbres à la recherche des insectes. Lorsque la marée, en se retirant, laisse à découvert les bancs de vase et de boue il sort

de l'eau et poursuit les petits crabes restés dans ces flaques. Cet être singulier ne se résigne à rentrer dans l'eau que contraint et forcé par la venue inopinée d'un ennemi.

La Nature, en bonne mère, afin de permettre à ce poisson de vivre ainsi très longtemps hors de l'eau, a muni ses oses d'une sorte de récipient osseux garni de nombreux plis et replis lui permettant d'emmagasiner une certaine quantité d'eau qui humecte constamment son appareil respiratoire. Rien de plus amusant que de le voir progresser sur terre. Recourbant sa queue et la détendant d'un mouvement brusque, il saute par petits bonds rapides.

Le poisson grimpeur ou *anabas scandens*, emporte aussi avec lui une provision d'eau. Comme le précédent, et habitant les mêmes parages, il possède la faculté de circuler sur la terre ferme. Dans ces chaudes contrées, les rivières et les mares où il vit d'habitude se dessèchent souvent. On le rencontre alors à travers champs, sous un soleil torride, à la recherche d'une nouvelle demeure. Ce poisson peut rester deux ou trois jours hors de l'eau et parcourir ainsi plusieurs kilomètres. Pour subvenir à sa nourriture pendant son voyage, grâce à des piquants acérés qui garnissent les côtés de son corps, il peut grimper le long des arbres, s'accrochant à l'écorce et chassant les insectes qu'il dévore. Nous devons avouer que malgré son apparence extérieure, cet être ressemble bien peu à un poisson avec ses mœurs étranges.

Sur les côtes anglaises en particulier, on trouve à profusion une sorte d'esturgeon, le *Spatularia* que les Anglais nomment *Paddle fish*. Ce singulier poisson possède un nez en forme de pelle lui servant à bêcher le sable au fond de l'eau, afin de se saisir des petits crustacés qui s'y réfugient. Cette pelle, solide et légère en même temps, est garnie en dessous d'une sorte de filet dans lequel le poisson conserve sa nourriture pour les temps de disette.

Tous, amis lecteurs, avez entendu parler de l'Espadon, le *Xiphias Gladius*, ce redoutable guerrier armé d'un dard acéré, Aristote en parle et Plinie ajoute que souvent par ses attaques furieuses il faisait sombrer les navires d'alors. Son épée qui lui donne l'aspect si terrible, est en même temps l'instrument qui lui permet de trouver sa nourriture. Quand il rencontre un banc de harengs ou de maquereaux, il s'élançait dans les airs et retombe l'épée en avant, transperçant ses innocentes victimes et accomplissant un véritable carnage. Il tue et massacre beaucoup plus de poissons qu'il ne peut en manger. Dès qu'il se trouve repu, il abandonne le surplus de sa chasse.

Une autre créature vivant au fond de l'eau, la la Beaudroie, ou *Lophius Piscatorius*, quoique moins énergique et moins active est, par contre, plus rusée et plus vorace encore. La couleur terne de son corps, les bigarrures qui le recouvrent font aisément confondre ce poisson avec les algues qui l'entourent et au milieu desquelles il gît comme un corps inerte, seuls ses yeux brillants semblent vivre, toujours aux aguets d'une proie prochaine. De chaque côté de la mâchoire supérieure, en avant des yeux, se trouvent deux tentacules charnues qui flottent et servent d'appât aux poissons qui s'approchent. La gueule grande ouverte, la beaudroie saisit et dévore l'imprudent qui s'est laissé prendre à ce stratagème. Rien ne peut égaler la glotonnerie de ce poisson avalant tout ce qui passe à sa portée, même des morceaux de bois.

Un habitant des mers polynésiennes, l'Archer que les naturalistes appellent le *Chaetodon*, offre des moyens d'attaque tout aussi extraordinaires que les précédents, bien que très différents. Ce poisson possède la singulière propriété de lancer un jet d'eau contre les insectes qui volent à 30 ou 40 centimètres de la surface. Ainsi frappés, ils tombent et l'Archer s'en empare. La précision de ce poisson dans son attaque dépasse toute imagination. En le voyant faire, on se demande réellement où et comment il a pu acquérir pareille dextérité ; il est probable que, pour en arriver à ce degré de perfection, il a dû tenter bien des essais infructueux et qu'avant de l'atteindre, un grand nombre de générations d'Archers se sont succédés. Tout un volume suffirait à peine pour effleurer ce vaste sujet. Les quelques bizarres espèces que

nous venons de décrire forment à peine un atome de toutes les splendeurs et de toutes les horreurs qui pullulent dans l'Océan. La nature s'y dévoile entourée de tant de merveilles, que l'imagination humaine en reste confondue.

CH. MARSILLON.

LEGENDE ALSACIENNE

Un soir, Notre Seigneur Jésus-Christ, voyageant en Alsace, se trouva tout à coup surpris par la nuit à l'entrée d'un village. Il cherche à droite et à gauche une maison où il pourrait trouver un refuge. Mais déjà toutes les portes étaient fermées, tous les feux éteints, tous les habitants endormis. Seulement à l'extrémité d'une ruelle obscure résonnait le fléau avec lequel on bat le blé. Notre Seigneur se dirige de ce côté, il arrive près d'une grange, frappe à la porte. Un paysan vint lui ouvrir : "Voulez vous bien, lui dit le bon Jésus, m'accorder un gîte pour cette nuit ? Vous n'aurez point à vous en repentir." Pais il ajoute : "Tout le monde ici est déjà couché, pourquoi donc travaillez vous si tard ?"

—Hélas ! répond le paysan, j'ai appris avant-hier que j'allais être poursuivi par un impitoyable créancier si je ne lui payais pas demain ce que je lui dois, et mes fils et moi, nous nous sommes mis à battre le blé que j'ai récolté pour le vendre au marché et payer ma dette.

En prononçant ces paroles, le paysan essayait la sueur de son front et passait la main sur ses yeux pleins de larmes.

Le Seigneur eut pitié de lui et lui dit :

Ne vous découragez pas, brave homme. En vous demandant l'hospitalité, je vous ai dit que vous ne vous repentiriez pas de me l'avoir accordée. Je vais vous le prouver :

Il saisit la lampe suspendue à une des poutres de la grange et l'approche d'une gerbe.

—Que faites vous, s'écrièrent avec effroi les travailleurs, vous allez tout brûler !

Mais voilà qu'au même instant, de la paille qu'ils tremblaient de voir s'enflammer, de chaque tige descendit une pluie de grains prodigieuse.

Les paysans à la vue de ce miracle, tombèrent à genoux, émerveillés.

—Parce que tu as été charitable, dit Jésus-Christ au père de famille, parce que tu as reçu dans ta pauvreté l'étranger qui venait à toi comme un pauvre mendiant, tu seras récompensé. C'est le Seigneur qui est entré dans ta grange ; c'est le Seigneur qui t'enrichit.

A ces mots il disparaît.

Et la pluie de grains ne cessa de tomber tout la nuit dans la grange et dans la cour ; le lendemain elle formait un monceau de blé aussi haut que l'église.

Le paysan paya ses dettes, acheta des terres, se bâtit une belle maison. Il était riche, et il devint orgueilleux, méchant, dur envers le pauvre monde. Lui et ses fils prirent des habitudes de luxe, se livrèrent à toutes sortes d'excès, si bien qu'ils finirent par se ruiner, et comme ils avaient été si mauvais dans leur prospérité, ils ne trouvèrent aucune commisération et aucun appui dans leur détresse. Un soir, le vieux paysan ayant vu outre mesure, entra dans sa grange et, se rappelant le miracle qui l'avait enrichi, s'imagina qu'il pourrait le reproduire. Il prit sa lampe, l'approcha d'une gerbe, qui s'alluma : sa maison et tout ce qui lui restait furent incendiés, et il mourut dans la misère.

XAVIER MARMIER.

Les blessures que l'on peut se faire en se coupant les cors aux pieds peuvent être très dangereuses. On en a vu qui ont causé l'amputation et même la mort.

Il est donc prudent de se contenter de les amolir par des soins fréquents, ou bien de se les faire extraire par un pédicure habile.

Une dernière recommandation :

Se garder, pour extirper les cors, des substances corrosives, eau forte ou huile de vitriol ; ces moyens sont toujours dangereux parce qu'on n'est pas maître de limiter l'action de ces substances.



M. J. M. MURPHY

ÉDITEUR D'ÉCHECS DU "QUEBEC GAZETTE"

C'est avec le plus grand plaisir que nous reproduisons dans nos colonnes le portrait ci-dessous de notre estimé confrère, M. Murphy, dont le secours bienveillant nous a toujours été acquis, et dont la bonté manifestée en maintes occasions ne saurait être oubliée. Cette biographie a été écrite par M. J. W. Shaw, de Montréal, son ami intime.

Ce fut à Montréal, le 1er mai 1845, que le sujet de cette étude fit ses premiers pas sous les yeux de ses parents qui, peu après, se rendirent à Québec, où ils établirent leur résidence.

M. Murphy jouit d'une belle prestance, ayant plus de six pieds, avec une tête droite et énergique, tandis que sa contenance, douce et bienveillante, sa chevelure soignée et ses favoris font penser à un homme d'église.

L'atmosphère scholastique de sa ville d'adoption ne lui inspirait pas assez d'émulation avec ses camarades, il fut envoyé au collège Terenure, à Dublin, où il fut gradué avec honneur en 1864. Revenu au pays natal, il suivit un cours d'étude médicale à l'Université Laval, mais, au bout de deux ans, ayant subi les revers d'une inconstante fortune, il fut forcé d'abandonner cette glorieuse profession pour obtenir la position dans laquelle il avait mis le but de son ancienne ambition.

Il traversa depuis différentes phases de la vie, et fut comptable du chemin de fer du gouvernement de 1871 à 1886, lorsque la chute du gouvernement lui fit perdre sa position.



C'est au collège qu'il eut les premières notions sur les mouvements mystérieux de l'armée de Caisa, mais jusqu'en 1872, les beautés de la poésie des échecs n'eurent aucun effet sur son âme.

Il commença par résoudre des problèmes et fit de rapides progrès; puis il arriva dans le domaine de la composition. Le *Canadian Illustrated News* seul publia au moins cinquante de ses problèmes dont quelques uns ont un grand mérite et ont été reproduits dans nombre de journaux et de livres échiquiens.

Quoique jouant rarement une partie sur l'échiquier avec un adversaire, M. Murphy est cependant un joueur redoutable.

Il fut un des concurrents dans le premier tournoi canadien par correspondance organisé et conduit par M. J. W. Shaw, a été secrétaire du Club d'Échecs de Québec pendant quinze ans, et pendant quatorze ans éditeur d'échecs du *Quebec Chronicle*.

Amateur et admirateur des beaux-arts, M. Murphy a exécuté quelques belles peintures à l'huile; il est également doué d'une imagination poétique et tendre dont il a donné des preuves fréquentes dans les pages du *Chronicle*. Une de ses meilleures productions en versification a été la célébration, en vers, du tournoi par correspondance, pièce pleine d'harmonie et d'un langage élevé. La seule description de l'une des parties jouées pendant le tournoi donne au poème une place dans l'histoire des échecs.

M. Murphy est également un excellent musicien, il joue fort bien du piano et du violon, et son art sur ce dernier instrument, avec lequel il a souvent fait les délices de ses auditeurs québécois, lui a mérité le nom de Philidor canadien.

D'un caractère généreux et loyal, M. Murphy est grandement respecté par la société de Québec.

M. Shaw, auteur de ce portrait, le connaît bien et le tient en haute estime. En donnant à M. Murphy le vieux titre de "gentilhomme", sir Hubert, lui-même ne pourrait lui donner une plus grande marque de considération. (Traduit de l'anglais.) J. W. S.

L'ÉGLISE ST-PIERRE ET ST-PAUL A SAINT-PÉTERSBOURG



OU SONT ENTERRÉS LES EMPEREURS DE RUSSIE

NOTES ET FAITS

Les proverbes russes

Quelques intéressants proverbes russes :
 Passer la vie n'est pas traverser une plaine.
 L'or paraît, même dans la fange.
 Plus vous conduisez loin le voyageur, plus vous versez de pleurs.
 Qui vole, pêche une fois, qui est volé, pêche dix.
 Mets un paysan à table, il meutra les pieds dessus.
 Après le combat, bien des courageux.
 Visite rare, aimable convive.
 La parole n'est pas une flèche, mais elle porte d'avantage.
 Tout est amer à qui a du fiel dans la bouche.
 Cueille les fleurs, on ne les choisit pas.
 Pain d'autrui a bon goût.

* * * *

Le châtiment des traîtres en Chine

Veut-on savoir de quelle façon on punit les traîtres... en Chine? Lisez le récit suivant du châtiment infligé à un traître qui avait trahi son drapeau et sa patrie :

Deux bourreaux s'emparèrent du condamné et, après l'avoir brutalement débarrassé de sa cangue meurtrière, le couchèrent sur la planche où ils le lièrent à l'aide de cordes. Là, la planche fut remise debout et maintenue presque droite par un support en bois, de sorte qu'on eût dit une toile sur un chevalet.

On commença, avec un tisonnier rougi, à lui brûler les paupières retournées; puis on lui cloua les oreilles à la planche, pour immobiliser la tête qui remuait désespérément. Un des bourreaux lui ouvrit ensuite la bouche, s'empara de la langue du malheureux avec une pince, et lui appuyant son pied sur le ventre, d'un coup il la lui arracha longuement. Ce fut le tour des mains. On les lui indaïsait dans le goudron et on y mit le feu. Les pieds furent traités de même manière. Un instant le supplice cessa et un héraut, au nom de l'empereur, proclama la déchéance du capitaine Tao-Ving-Lin de ses dignités de soldat et d'homme et l'arrêt ajoutait "que Boucha était instantamment supplié de ne pas le recevoir dans son sein."

Le pauvre diable était dans un état lamentable, cependant il respirait encore: alors on lui brisa les dents à coups de ciseau à froid et de marteau, et le sang de sa bouche mutilée rejaillissait sou-

les coups de l'outil. Avec la pince qui avait servi à lui arracher la langue, on lui fit écarter le nez en le serrant fortement. Enfin, pour comble d'horreur, on apporta une éringue remplie d'eau bouillante et on lui donna un lavement. Ce fut le coup de grâce. Le capitaine traître expira, son corps était devenu une loque sanglante, que l'on jeta au charnier voisin.

* * * *

Manger

Au temps des empereurs romains, lorsque les plaisirs de la table étaient portés à l'extrême, le cuisinier touchait des gages énormes, en moyenne \$6,000 par an. Marc Antoine fit cadeau, un beau jour, d'une ville à son marmiton, parce que ce dernier avait fait un gâteau qui plut à Cléopâtre.

Plutarque raconte qu'un cuisinier devint gouverneur d'une province, grâce à son mérite culinaire. Cléandre, un riche Grec, avait quarante cuisiniers, dont le salaire était de \$3,000 chaque.

Par degrés, le luxe de la table devint, chez les Grecs et les Romains, une occasion de prodigalité, contrastant d'une manière étrange avec la parcimonie et la fragilité d'autrefois.

Athénée dans son ouvrage : *Le Banquet des Sophistes* donne le compte-rendu d'un banquet donné par Esope, où les vins et les fruits seuls coûtèrent \$200,000. Platon dit que chaque dîner que donnait Cleochus coûtait \$225,000. Dans un seul souper, si l'on en croit Sénèque, Caligula dépensa \$358,187. Rien que dans l'espace d'une année, Vitellius, le huitième empereur romain, mit le trésor à contribution de \$31,259,375 pour repas et boissons. Suetone, l'historien, va plus loin dans ses récits concernant la manière de vivre du gouvernement impérial. L'empereur, dit-il, faisait quatre repas par jour, au coût de \$14,000 chaque, et pour pouvoir manger autant de mets, il prenait des émétiques de temps en temps.

Héliogabale, le Sardanapale de Rome, comme on l'a appelé, ne faisait qu'un repas par jour; ce n'était pas un *free lunch*, car il coûtait environ \$107,600.

Dion Cassius nous raconte que les Romains étaient si amateurs du bien-vivre, que chaque invité quittait la table deux ou trois fois pendant le repas, avalait un émétique quelconque pour se vider l'estomac et recommencer à manger. Firmius Salecius dévora une autruche entière à son dîner; Clodius Albanus, général des Romains en Gaule, aurait, dit-on, (?) englouti, pour son déjeuner, 500 figes, 200 pêches, 10 melons, 20 lbs de raisin, 100 bécaïnes, 100 chapons et 130 huîtres, sans compter le vin. Thergènes, l'athlète Tracien s'est contenté, à son déjeuner, d'avaler un bœuf tout entier; Milan de Crotonne ne consommait à ses repas que 20 lbs de viande, 30 lbs de pain et 3 gallons de vin.

Aujourd'hui, il est difficile de trouver des estomacs pareils, ce qui prouve que nous ne savons plus manger.

JEUX ET RÉCRÉATIONS

Solution de la caricature-énigme :

Le voleur est dans la corbeille de fleur posée sur la cheminée. En mettant l'image de bas en haut, on l'aperçoit facilement, avec ses grands yeux et sa moustache. Le vase qui contient les fleurs lui sert de chapeau.

Ont deviné :

A Gobeil, Albert A., Mlle F. Dupuis, Québec; Mlle Louisa Berthiaume, Ottawa; J. N. Landry, St-Jean; Mlle S. Langlois, Trois-Rivières; Mlle Régina Simard, Ste Anne de Beaupré; Eugidor Regnault, J. L. Bilodeau, A. Vaillancourt, G. L. Brabant, Oct. Tradel, Montréal; Mlle Albina Lachance, St-Henri; G. Haot, Sorel.

Qu'est ce qu'il y a de plus chic que le nouveau livre que vient de publier la librairie G. A. & W. Dumont (1829, rue Sainte-Catherine) sous le titre d'*Un disparu*? C'est un petit chef-d'œuvre de style et d'actualité, que l'on offre pour 10c seulement.

CHOSSES ET AUTRES

—Des pays d'Europe, c'est en Norvège et en Suède que la moyenne de la vie est la plus longue, et en Italie et en Australie qu'elle est la plus courte.

—On sait la terreur qu'inspiraient les comètes, même dans la première moitié du siècle actuel. Que vont éprouver ceux qui apprendront que, rien que dans notre système solaire, il y a 17,500,000 comètes ?

—Certains décrocheurs de Chicago paient un loyer de \$25 à \$40 par mois, pour l'emplacement de leurs fauteuils sur le trottoir ; ils donnent à leurs employés \$150 par jour et font un profit net de \$18 à \$25 par semaine.

—D'où vient l'usage de saluer en levant son chapeau ? La *Revue de la Chapellerie* prétend que l'idée première était de faire acte de soumission en se découvrant pour livrer sa tête à la personne qu'on saluait. L'explication nous paraît un peu forcée.

—C'est le 16 novembre 1620 que naquit dans la Nouvelle-Angleterre premier enfant blanc. On lui donna le nom approprié de "Peregrine," car il vit le jour pour la première fois à bord du navire *Mayflower*, dans le port de Cape Cod.

—Hiram Maxim, l'inventeur américain établi en Angleterre, dit que si on lui fournit \$250 000, il se fait fort de traverser la Manche avant le 31 août 1895, à bord d'un navire aérien. C'est ce Maxim qui a inventé un canon qui porte son nom. Il ne croit pas probablement que son canon tue assez de monde et il veut précipiter quelques hommes de plus, du haut des airs dans la mer.

—Les frères Russell sont l'attraction de cette semaine au Théâtre Royal. Ce sont deux inimitables acteurs dont les travestissements barbaques ont eu le plus grand succès à New-York. La troupe des frères Russell comprend aussi un comique excentrique, Sam Bernard, dont les pantomimes sont on ne peut plus amusantes, deux excellents chanteurs, une sobrette de talent et plusieurs artistes dont la popularité grandit de jour en jour.

CADEAUX DE NOËL

DU JOUR DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN
THEODORE A. GROTHÉ
Bijoutier, No 95 1/2 rue Saint-Laurent

Invite le public à faire son magasin, qui est un des plus vieux de la ville, une visite, afin de juger de la valeur de ses diamants, de ses montres d'or et d'argent de \$3 50 en montant, de ses bracelets, épinglettes, pendants d'oreilles, et du plus grand choix de bagues que l'on puisse désirer, à partir de \$1 00 à \$3 00 chacune.

Étant l'agent d'une grandemanutacture d'argenterie américaine, il défie toute compétition, et le choix est des plus beaux.

Et les pendules, les cannes les lunettes d'or et lunettes d'opéra, objets de fantaisie française en bronze d'or, enfin une quantité de choses trop longue à énumérer.

Sans être obligé d'acheter, une visite est sollicitée.



Thomas A. Johns.

Une Affiction Commune
Guérie radicalement par l'usage
DE LA
Salsepareille
d'AYER

HISTOIRE D'UN COCHER DE FIACRE.

"J'ai été, pendant huit ans, affligé de Sault Rheum. Durant ce temps-là, j'ai essayé un grand nombre de médecines qui étaient fortement recommandées, mais aucune d'elles ne m'a soulagé. A la fin on me conseilla d'essayer la Salsepareille d'Ayer et un ami me dit d'acheter six bouteilles que je devais prendre en me conformant aux instructions. Je cédai à son désir, j'achetai les six bouteilles et en pris trois sans remarquer aucun résultat décisif. J'avais à peine fini la quatrième que mes mains étaient entièrement

Déarrassées d'Éruptions.

Mon occupation, qui est celle de cocher, m'oblige à être dehors au froid et à l'humidité, souvent sans gants, et l'éruption n'a jamais reparu." — THOMAS A. JOHNS, Stratford, Ont.

LA SALSEPAREILLE D'AYER

Seule Admise à l'Exposition Colombienne.
Les Pilules d'Ayer nettoient les Intestins.

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

95 ST-LAURENT

Fondée en 1843 par le Dr J. P. Gadbois, ex-médecin surintendant de l'Institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphimanie, etc., par la méthode du Gold Cure.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électrolyse. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

OPERA FRANCAIS

EDMOND HARDY, directeur-gérant

Semaine du 10 décembre
Lundi et mardi, MIGNON.
Mercredi et vendredi, LA PAPILLONNE, comédie de Sardou, et LES DEUX SOURDS.

Jeudi (soirée de gala) et samedi soir, SI J'ETAIS ROI, opera en trois actes d'Adam, avec deux premières chanteuses. Néméa, Mme Bouit ; Zélide, Mlle Degoyon.
Samedi en matinée, LE GENDRE DE M. POIRIER, comédie.

Pris des places.—Soirées ordinaires, 25c, 40c, 50c, 60c et 75c. Soirées de gala, 25c, 50c, 60c, 75c et \$1. Matinées, 20c, 25c, 30c, 40c et 50c.

Bureau de location chez M. Ed Hardy, 1637, rue Notre-Dame et au théâtre

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.30

La *Revue Hebdomadaire* publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.

S'adresser à la LIBRAIRIE DERMINGNY, 128 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162

(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

TÉLÉPHONE No 2113

G. MILO DE TRIGON

Compositeur, professeur de musique, lauréat des concours de Paris 1891-1892, de l'association artistique de Bretagne 1894, donne des leçons de violon et d'accompagnement à domicile et au No 21 rue Sangnet.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'Ecole Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

187, rue St-Jacques, Royal Building

Montréal

Saint-Nicolas, journal illustré publiant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union Postale, un an : 30 fr. ; six mois : 15 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot Paris, France

MUSIQUE AU RABAIS

20,000 morceaux à 10 cents au choix

MUSIQUE INSTRUMENTALE

- Menuet.....G. Jacobi
- La pluie de roses, impromptu.....C. Kelling
- Mignonnette, chanson.....G. Bachman
- Belles de nuit, valse.....Franz Hitz
- Amélie, gavotte.....R. Ellenberg
- A toi mon cœur.....Albert Jourzman
- Je pense à toi, romance.....Edm. Abesser
- Caprice Louis XV.....Jules Vasseur
- Jeu d'esprit, polka.....Emile Walteufel
- Tout ou rien, polka.....Emile Walteufel
- Rêve après le bal.....Ed Broustedt
- Bébé.....Emile Walteufel
- Simple avenu, romance sans paroles.....Thomé
- Petite valse.....A. Luigini-Bosquet
- Gavotte pour piano.....F.-M. de Mol
- Rococo, gavotte.....Ernest Jonas
- Loïn du pays, polka.....Théophile Mahy
- Loïn du bal.....Ernest Gillet
- Secret de jeune fille, madrigal.....A. d'Hænen
- La Tosca, valse.....Laurence Rogert
- Les dominos bleus, polka.....E. F.
- Invitation à la gavotte.....E. Walteufel
- Pavolne.....L. Grandjean
- Pastorale.....G. Bachman
- Sur le lac.....Otto Hegner
- Pas de matelots.....G. P. Ritter
- 2e valse de concert.....Benjamin Godard
- Les plus beaux yeux, polka.....G. Michiels
- Ivresses du bal, valse.....Emile Faveur
- La Zamaeneca, danse nationale du Chili.....
-Th. Ritter
- La Zingara, dan-e hongroise.....G. Bohm
- Un rêve de bonheur, idylle pour piano.....
-H. Alberti
- Berceuse (violin).....Alfred Désève
- Ninuetto.....Gaston Lemaire
- La rose sauvage.....Edm. Abesser

MUSIQUE VOCALE

- Après de ma Mlle.....C. Chaminade
- L'utilité d'un évantail, chansonnette.....
-Mme Emile Perronnet
- Le rossignol n'a pas encore chanté, sérénade.....Lucien Collin
- La fille du pêcheur.....Ludolf Wa dman
- Abandon.....Gred Gumbert
- Quand je t'ai vue, mélodie.....G. Bremer
- La leçon d'amour, (chantée par Mlle Eugénie Tessier).....Aug. Durand
- Sonnet de voiture.....J. Duprado
- La dernière feuille.....Antony Choudens
- Une âme au ciel, mélodie.....E. Durand
- Dis moi de son cœur la pensée, de l'Opéra-comique "l'Amour médecin".....F. Poise
- Cœur de femme.....F. du Suppré
- Viens, les gazons sont verts.....Ch Gounod
- Nuits d'Espagne.....J. Massenet
- Chanson de "Vertiguette," du "Serment d'amour".....Audam
- Le pays des rêves, val. chantée.....E. Lavigne
- Mélancolie du soir.....George Weiler
- Sérénade mélancolique.....E. Lavigne
- Venise Dort, barcarolle.....Alfred d'Hack
- Polyeute, invitation à Vasta.....Chs Gounod
- Le sais-tu ?.....J. Massenet
- Pluie d'été.....Lorenzo Prince
- La gitana.....A. d'Hack
- Dors amis.....J. Massenet
- Sous l'ombrage, val. chantée.....Ch Godfrey
- Toute la vie, val. chantée.....J.-B. Wekedlin
- Remember, paroles françaises de Charles Bayer.....H.-P. Danks
- Si j'étais oiseau.....Ferd. Hiller
- Charité (hymne).....J. Faure
- La Toussaint (lég alsacienne).....P. Laocme
- Vieille chans., tirée de Boccace.....F. VonSupp
- Aimons-nous, sérénade.....Jules Uzès
- Chanson de Nanon.....Richard Genès
- Pour un oiseau.....M. Carman

S'ADRESSER A LA

Boîte 1070 Bureau de Poste

MONTRÉAL

DETECTIVES!

Bright, young and middle-aged men wanted in every locality to act as PRIVATE DETECTIVES under instructions. Previous experience not required or necessary. Send stamp for full particulars and get sample copy of the best illustrated criminal paper published. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, INDIANAPOLIS, IND. * * * * *

RELEASABLE!!

LAWYERS, BANKERS, Insurance Companies, Merchants or private individuals would do well to remember that the National Detective Bureau has reliable Detectives located everywhere, which enables us to do work quickly at a reasonable cost. All classes of legitimate detective work taken. If you are in need of a detective for any purpose, write to Chas. Ainge, Supt. NATIONAL DETECTIVE BUREAU, Rooms 11, 12, 13, 14 and 15, 96 1/2 E. Market St., Indianapolis, Ind. * * * * *

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.

AU QUINA SUC DE VIANDE PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaires et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amalgrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

LE SECRET D'UNE TOMBE

TROISIÈME PARTIE

LE FILS

XXI — PARIS LA NUIT

Il était près de midi lorsque le sculpteur sur bois rentra à Paris.

Dans la cour même de la gare, sans songer qu'il avait l'estomac vide, n'ayant bu qu'un verre de vin blanc, en mangeant un croissant de dix centimes, il sauta dans un coupé et dit au cocher :

— Je vous prends à l'heure, — 4, boulevard de Clichy.

La voiture partit au bon petit trot du cheval, traversa la Seine sur le pont d'Austerlitz pour suivre les quais jusqu'au Palais-Royal, prendre la belle et large avenue de l'Opéra et monter vers la place Blanche par la rue de la Chaussée-d'Antin et la rue Blanche.

Le véhicule s'arrêta, Lebrun sauta sur le trottoir, entra dans la maison, salua la concierge d'un sourire en passant devant la loge et grimpa l'escalier. Il était tout heureux et comme rajeuni de vingt ans, le bon sculpteur sur bois. A la porte de l'atelier il s'arrêta et, curieusement, tendit l'oreille. Un père peut se permettre certaines petites indiscretions. Il s'attendait à entendre un bruit de voix. Rien. Pas même un chuchotement. Silence profond dans l'atelier.

Cela le surprit. Il tourna le bouton de la porte, ouvrit et entra, si doucement que son fils, qui tournait le dos à la porte, ne l'entendit pas. Le regard de Lebrun parcourut l'atelier. Paul était seul. Il avait fini de déjeuner, il prenait son café et fumait un cigare en rêvant. Le père eut une sensation douloureuse et pâlit.

Il s'avança. Le jeune homme se retourna, puis se dressa d'un seul mouvement en s'écriant joyeusement :

— Ah ! mon père !

Prêt à sauter au cou du vieillard, il resta immobile, tout interdit, effrayé de la pâleur et de l'altération des traits du sculpteur.

— Mon père, qu'avez-vous ? s'écria-t-il.

Lebrun aussi interrogeait, disant :

— Est-ce que tu n'as pas vu Georgette ?

— Mais, mon père, fit Paul, singulièrement surpris, c'est à moi à vous faire cette question ; ne venez-vous pas de Montlhéry ?

— Ah ! la malheureuse enfant, s'écria Lebrun, que peut-elle être devenue ?

A son tour, le jeune homme devint affreusement pâle.

— Au nom de Dieu, mon père, dit-il d'une voix étranglée, que signifient vos paroles ?

— Hier soir, il y eut à l'auberge du "Faisan doré" une scène épouvantable à la suite de laquelle Georgette est partie, chassée par son père adoptif.

— Mon Dieu ! mais où est-elle allée ?

— M. Delmas s'en est informé ; à neuf heures et demie du soir elle a pris à la gare le train pour Paris ; j'accourais ici, mon ami, pensant la trouver auprès de toi.

— Ah ! s'exclama le jeune homme éperdu, bouleversé dans son être, seule, au milieu de la nuit, dans Paris qu'elle ne connaît pas, où elle n'était jamais venue !... Mon père, un accident, un malheur est arrivé à Georgette !

— Ne pense pas cela, calme-toi !

— Mon père, mon père, nous ne pouvons pas rester ainsi, il faut savoir...

— Comment ?

— Ah ! je ne sais pas, je ne sais pas !

Le jeune homme était comme fou : il serrait sa tête dans ses mains tremblantes, il se tordait les bras de douleur et de désespoir, il poussait de sourds gémissements,

— J'ai une idée ! s'écria tout à coup le sculpteur ; viens, Paul, viens, j'ai une voiture en bas.

Sans demander aucune explication, le jeune homme prit son chapeau et tous deux s'élançèrent hors de l'atelier. Ils passèrent comme une trombe devant la loge, sous les yeux ébahis de la concierge, et se jetèrent dans le coupé. Lebrun avait crié au cocher :

— A la Préfecture de police !

Tout en fouettant son cheval, le cocher fit cette réflexion :

— Le pauvre jeune homme est fou, le vieux le conduit à la Préfecture de police pour le faire examiner et enfermer ensuite à Sainte-Anne.

L'automédon, qui avait jugé sur les apparences, aurait conduit les deux hommes droit au Dépôt, si Lebrun ne lui eût dit en route :

— C'est à la Sûreté que nous allons.

Le sculpteur sur bois connaissait un des commissaires de police aux délégations judiciaires et un peu aussi le chef de la Sûreté. Le commissaire de police se trouvait heureusement dans son cabinet et ce fut lui qui introduisit les visiteurs auprès de son chef. Celui-ci leur fit un cordial accueil, et ayant reconnu le sculpteur, qui lui présentait son fils, il leur tendit la main à tous deux.

Alors Lebrun exposa l'objet de la visite, parlant de leurs grandes inquiétudes, et donna, aussi exactement que possible, le signalement de Georgette.

— L'examen des rapports de tous les commissaires de police de Paris a été fait, dit le chef de Sûreté, et on vient de m'en apporter les résumés.

Voyons si nous trouverons quelque chose se rapportant à cette jeune fille à laquelle vous vous intéressez.

Il parcourut des yeux rapidement, tellement, il avait l'habitude de cette opération, les feuilles de papier qui apprenaient à peu près tout ce qui s'était passé à Paris dans la nuit. Et quand il eut tout vu :

— Messieurs, reprit-il, il n'y a rien, absolument rien ayant trait à cette jeune fille. Comme toujours des commencements d'incendies vite éteints ; de arrestations pour attaques nocturnes, pour vols, pour vagabondage, tapage dans les rues, rébellion contre les agents, cris séditieux, etc... Mais la jeune fille en question n'est mêlée à rien de tout cela. Veuillez me laisser votre adresse, monsieur Lebrun, et si j'apprenais quelque chose, je m'empresserais de vous en donner connaissance.

Le sculpteur sur bois remit sa carte au chef de la Sûreté, le remercia, et les visiteurs se retirèrent.

— Mais, mon père, dit Paul, comme ils se dirigeaient vers l'endroit où ils avaient laissé leur voiture, si Georgette n'est pas venue à Paris ?

— Mon ami, je te répète que M. Delmas est certain qu'elle a pris le train pour Paris.

— Elle a pu s'arrêter en route, fit observer le jeune homme.

— Eh bien, allons à la gare d'Orléans. Peut-être pourrions-nous savoir là si Georgette est arrivée à Paris par le train qui passe à Saint-Michel à neuf heures et demie.

Ils remontèrent dans le coupé et firent vers la gare d'Orléans où ils ne tardèrent pas à arriver.

Ils s'adressèrent à un sous-chef de service qui, avec beaucoup de complaisance, se mit à leur disposition.

Il leur dit :

— Les billets remis par les voyageurs dans la journée d'hier n'ont pas encore été envoyés à l'exposition ; ils sont dans mon bureau, classés, chaque train ayant les siens. Nous ne pouvons savoir si la jeune fille est arrivée à Paris qu'en voyant les billets du train qu'elle a pris délivrés par la gare de Saint-Michel.

La recherche ne fut ni difficile ni longue. Le sous-chef ne trouva qu'un seul billet pris à la gare desservant Montlhéry. Donc, Georgette était à Paris, où elle ne connaissait absolument personne. Qu'était-elle devenue ?

En accompagnant le père et le fils jusqu'à la porte de sortie, le sous-chef leur dit :

— Vous voilà renseignés, messieurs ; mais si j'avais trouvé plusieurs billets venant de Saint-Michel, nous aurions été obligés de télégraphier à la gare pour savoir combien elle en avait délivré au train sept pour Paris, afin de nous assurer que tous les voyageurs étaient bien arrivés.

Lebrun et son fils étaient ressaisis par de mortelles angoisses. Mais le vieillard, plus calme, cherchait à rassurer le jeune homme, dont la douleur était effrayante.

Ils reprirent leur voiture qui, sur l'ordre du sculpteur, se dirigea vers la rue Saint-Maur.

Lebrun dit à son fils :

— Georgette peut avoir oublié l'adresse de ton atelier et s'être souvenue de la mienne. Espérons que nous allons la trouver rue Saint-Maur.

Paul secoua la tête.

Il n'avait pas cet espoir.

Au moins, il n'eut pas une douloureuse déception.

Georgette n'avait pas paru rue Saint-Maur.

* *

Mais qu'était donc devenue la pauvre jeune fille ?

Comme on l'avait dit à M. Delmas, elle avait bien pris le train pour Paris. Elle avait si peu d'argent que quand elle eut payé sa place de troisième classe il ne lui restait plus que quelques sous.

Elle monta dans le premier wagon qu'elle vit devant elle et se trouva au milieu de soldats ayant leur congé. La fumée des pipes et des cigares formait un nuage si épais qu'une odeur âcre saisit Georgette à la gorge et la fit tousser.

Elle voulut descendre ; il était trop tard, le chef de gare avait donné son coup de sifflet, le train se mettait en marche.

Les soldats chantaient à tue-tête ou échangeaient des paroles brayantes, des propos de caserne. Georgette était étourdie, effrayée de ce vacarme. Elle avait pour voisin un artilleur surexcité par de nombreuses libations, comme d'ailleurs la plupart de ses camarades. A côté d'une aussi jolie personne, il ne pouvait manquer de prouver que les traditions de galanterie ne s'étaient pas perdues dans l'armée française. Il adressa la parole à Georgette, l'appelant la belle enfant, sa charmante, un rêve d'amour, langage un peu trop familier, plutôt qu'inconvenant, mais qui gênait et offusquait la jeune fille.

Elle essayait de lui faire comprendre, par l'obstination de son silence, qu'il ne lui convenait pas d'entendre les fadaïses qu'il débitait. Mais rien ne démonte l'entêtement d'un homme aviné, surtout d'un brave artilleur qui rentre dans ses foyers, libéré du service militaire.

Un de ses camarades crut devoir intervenir afin de délivrer la jeune fille d'une obsession fatigante. Cela donna lieu à une violente altercation. Mais Georgette, laissée tranquille, n'en était pas moins à demi étouffée par l'atmosphère asphyxiante qui lui donnait des nausées. Aussi à la station d'Epinaï-sur-Orge, elle s'empressa de descendre pour se réfugier dans un compartiment de dames seules que lui ouvrit le conducteur du train.

Georgette se trouva là en compagnie d'une dame entre deux âges, plutôt belle que laide, mais déjà bien fanée. Ses yeux pénétrants avaient des regards obliques singuliers qui faisaient deviner une femme rusée, une intrigante.

Elle observait Georgette attentivement et se disait :

— Une ouvrière de petite ville ou une jeune femme de chambre qui a vendu son tablier pour aller chercher fortune à Paris. Mince son bagage et, sûrement, bourse plate. Mais qu'elle est jolie, quels yeux ! et avec ça un air de vierge !... Heu ! il y en a tout de même qui ont cet air-là, et c'est alléchant !

Cette femme n'ignorait pas que la pauvreté est mauvaise conseillère et que la vie facile exerce ses séductions sur beaucoup de malheureuses, qui n'ont d'autres ressources qu'un travail mal rétribué.

Elle se tint quelques instants silencieuse, puis prit un prétexte pour engager la conversation qui roula d'abord sur des banalités de la route, le froid de la saison, la forte gelée du matin.

Elle passa ensuite à des questions plus personnelles auxquelles la jeune fille répondit poliment, mais avec une extrême réserve.

— De la timidité, pensa la dame.

Très perspicace, elle en apprit cependant assez pour s'imaginer qu'il y avait un parti à tirer de cette rencontre.

Elle aborda nettement la question quand on eut franchi la station de Choisy-le-Roi.

— Mademoiselle, dit elle, il sera bien tard quand vous arriverez à Paris, et vous allez vous trouver fort embarrassée, n'ayant personne à la gare pour vous recevoir. Si vous le voulez, je me ferai un plaisir de vous conduire dans un hôtel que je connais et où vous serez parfaitement bien.

La conversation de cette femme si complaisante avait déplu à Georgette et, naturellement, ne lui avait pas inspiré beaucoup de confiance ; elle la regarda en face et surprit sur sa physionomie une expression qui provoqua chez elle une profonde répulsion.

— Merci, madame, répondit elle d'un ton très sec, je n'ai besoin de personne pour me guider.

La femme comprit qu'il lui serait inutile d'insister. Elle se renfonça dans son coin en murmurant :

— Petite sotte, va, mais comme tant d'autres tu y passeras à ton tour.

Peu de temps après, on était à Paris. Georgette suivit la foule de ceux qui arrivaient comme elle le long de la galerie qui aboutit au boulevard de l'Hôpital, et se trouva au milieu d'un chaos de voitures dont les cochers héraient les voyageurs.

Elle était tout ahurie, l'effet de ces milliers de lumières lui donnait une sorte de vertige. Machinalement elle marcha à la suite ceux qui se dirigeaient vers le pont d'Austerlitz. Mais à l'entrée du pont elle s'arrêta.

Jusqu'à ce moment elle n'avait pas envisagé froidement la situation. Elle était partie de Montlhéry parce qu'elle n'y pouvait plus demeurer, et elle était venue à Paris parce que c'était à Paris qu'elle trouverait celui qu'elle aimait.

Elle n'avait pas réfléchi aux difficultés qui se dresseraient devant elle ; maintenant elle songeait qu'à cette heure tardive Paul avait depuis longtemps quitté son atelier. Et puis où était-il ce boulevard de Clichy ? De quel côté fallait-il aller ? Quant à l'idée d'aller trouver Paul chez son père, elle ne s'y arrêta même pas. Elle ne pouvait pas faire cela.

Mais que faire alors, avec soixante dix centimes qu'elle avait dans sa poche ? Elle sentait bien que, quand même, elle devait se rendre au boulevard de Clichy où, bien sûr, la concierge de la maison lui donnerait asile. Cela eût été bien facile, si elle avait eu assez d'argent pour s'y faire conduire ; mais, hélas ! elle baissait la tête chaque fois qu'un cocher lui proposait de la prendre. Enfin, elle avait de bonnes jambes, elle marcherait.

Elle demanda son chemin à un passant.

Celui-ci, ne connaissant probablement pas bien Paris, lui répondit :

— Suivez la Seine jusqu'au cinquième pont, et là vous demanderez.

D'après cette indication, elle s'engagea sur le quai Saint-Bernard, complètement désert à cette heure. Elle avait à droite le parapet qui domine le fleuve, à gauche la grille du Jardin des Plantes. Des bancs de gaz, un peu trop espacés, éclairaient la marche de la jeune fille.

Elle suivit d'abord le trottoir qui longe le jardin. Soudain, elle entendit le rugissement d'un lion, auquel deux loups répondirent par des hurlements. Épouvantée, elle traversa la chaussée pour suivre le mur du quai. Derrière ce mur, la berge muette et solitaire, puis la Seine, qu'elle voyait large et couleur d'encre.

Georgette n'était pas peureuse, mais les incidents douloureux de cette soirée avaient surexcité ses nerfs et lui enlevaient son sang froid habituel. A chaque instant, elle s'imaginait voir une ombre surgir devant elle et elle devenait toute tremblante.

Quoique supportable encore, le froid était vif au bord de l'eau, et la jeune fille haïait le pas.

Soudain un homme, qui marchait encore plus vite qu'elle, la rejoignit au moment où un bec de gaz éclairait son visage.

Georgette avait eu peur, mais elle se rassura en voyant la physionomie honnête de l'inconnu.

En même temps celui-ci se disait :

— Oh ! une bien belle fille !

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, bien vêtu, ayant l'air d'un bon père de famille, et donnant l'idée de ce que les Anglais appellent la respectabilité.

— Il me semble que vous avez eu peur de moi, dit-il, réglant son pas sur celui de la jeune fille.

— L'émotion de la surprise, monsieur, répondit elle.

— Dame, fit-il, à cette heure de la nuit et en cet endroit, votre frayeur eût été bien naturelle. Vous avez été bien imprudente en prenant ce chemin où vous vous exposez à rencontrer des malfaiteurs.

— Vos paroles me font trembler, monsieur.

— Maintenant que je suis avec vous, vous n'avez plus rien à craindre. Souvent, derrière ce parapet, s'abritent des coquins qui sont aux aguets d'un vol à opérer, d'un crime à commettre. Il s'est passé par ici bien des scènes terribles dont on a parlé les journaux. Je passe assez souvent sur ce quai, mais j'ai dans ma poche un revolver et à la main cette canne dans laquelle il y a une épée.

Puis-je vous demander où vous allez ?

Georgette ne crut pas devoir cacher qu'elle se rendait au boulevard de Clichy.

— Ah ! fit le monsieur.

Aussitôt il reprit :

— J'habite précisément dans ce quartier et, si vous le voulez bien, je vais continuer à vous accompagner.

— Merci, monsieur, je ne veux pas abuser de votre obligeance ; veuillez seulement, je vous prie, m'indiquer mon chemin.

— Oh ! je ne peux pas vous laisser aller seule, ce serait imprudent, car je vois que vous ne connaissez pas Paris.

— C'est vrai, monsieur.

— Peut-être arrivez-vous de province ?

— Oui, monsieur.

Ils atteignaient le pont de la Tournelle.

— Par ici, mademoiselle, dit le monsieur prenant à gauche.

Georgette n'avait aucune raison de se défier ; elle suivit son guide.

Ils prirent la rue de Pontoise et, inclinant encore à gauche, gravirent la rue escarpée du Cardinal-Lemoine.

Il lui avait offert son bras, elle ne l'avait pas accepté ; une voiture vide étant venue à passer et le cocher leur faisant signe, il lui proposa d'y monter, elle refusa.

Elle commençait à sentir la fatigue, et bien qu'elle ne pût soupçonner de mauvaises intentions chez ce brave homme, qui se montrait si obligeant, si plein de prévenances, elle sentait pénétrer en elle une vague inquiétude.

Elle se disait qu'elle n'oserait pas, après minuit, demander asile à la concierge de Paul, et elle se voyait condamnée à errer tout le reste de la nuit à travers les rues désertes.

L'inconnu lui parlait avec douceur, d'une voix caressante, se serrant peut-être un peu trop contre elle, ce qu'elle ne remarquait point ; elle l'écoutait, ne comprenant pas toujours le sens de ses paroles, mais ne répondait plus.

Il lui dit qu'il était médecin et que, étant riche, il ne soignait que les pauvres. Le clergé de sa paroisse le tenait en haute estime ; il trouvait dans la religion un solide point d'appui pour l'accomplissement de la tâche humanitaire qu'il remplissait, une consolation à toutes les épreuves de la vie.

— Ma chère enfant, continua-t-il, permettez-moi de vous donner des conseils que mon âge autorise ; vous allez rencontrer bien des écueils, bien des périls dans ce grand Paris où vous arrivez. Ah ! défiez-vous des jeunes gens ; ils sont sans foi, sans morale ; ils se font un jeu du repos et de l'honneur des jeunes filles qui se laissent prendre à leurs belles paroles. Ah ! ce n'était pas ainsi de mon temps ; aussi tous les hommes de ma génération s'affligent de la dépravation croissante qui gagne la jeunesse de nos jours.

Tout cela était dit d'un ton très naturel, sans emphase. S'il était amené à parler de lui, à faire son propre éloge, on pouvait croire qu'il n'y avait en lui aucune intention de se faire valoir. Il se considérait comme un humble instrument de Providence, qui lui permettait de faire un peu de bien autour de lui.

A présent Georgette se félicitait d'avoir rencontré ce saint homme qui lui rappelait ces apôtres de l'humanité, dont elle avait lu l'histoire dans les livres.

Ils étaient arrivés dans le quartier qui avoisine l'hôpital de la Pitié et dont les rues, en raison de la proximité du Jardin des Plantes, portent les noms d'illustres naturalistes : Blainville, Linné, Tournefort, Buffon, Lacépède.

Nulle part, à Paris, ne règne un calme plus profond ; aucun mouvement commercial ou industriel ; après la tombée de la nuit, c'est une Thébaine. De tous les côtés, des couvents aux façades sépulcrales, n'égayant guère de vieilles maisons habitées par de bons bourgeois qui cherchent à Paris la tranquillité de la vie provinciale. Dans ce quartier, quand tout est encore bruit et mouvement dans le centre de la ville, depuis longtemps le roulement d'une voiture est un événement, et l'on pourrait croire que le monde y est endormi, si l'on n'apercevait pas à quelques fenêtres la lumière éclairant le travail d'un vieux savant.

Ils venaient d'entrer dans la rue Lacépède.

— Monsieur, demanda Georgette, fatiguée de cette longue marche sur un pavé boeux et glissant, sommes-nous bientôt arrivés ?

— Oui, bientôt. Mais j'y pense, où comptez-vous passer la nuit ?

Georgette resta un instant hésitante, puis répondit :

— Je ne sais pas.

Elle n'osait pas avouer qu'elle n'avait pas d'argent, et surtout ne voulait point parler de Paul Lebran à son compagnon.

Celui-ci parut réfléchir.

— Ma chère enfant, dit-il, ne soyez plus ni inquiète, ni embarrassée ; à quelques pas d'ici demeurent deux vieilles dames, les deux sœurs, dont je suis le médecin et l'ami ; je vais vous conduire chez elles et elles seront heureuses de vous donner l'hospitalité. Voulez-vous ?

Comme elle était très hésitante, il l'engagea d'une voix si insinuante, si onctueuse, sa sollicitude était si grande que, ayant d'ailleurs une entière confiance en cet homme si bon, si honnête, elle accepta.

Ils marchèrent encore quelques instants dans la rue silencieuse, puis s'arrêtèrent devant une maison de sombre apparence. L'inconnu souleva le marteau de la porte, le laissa retomber et, peu après, la porte s'ouvrit.

L'homme et la jeune fille entrèrent dans un large corridor, mais en sortirent bientôt pour traverser un petit jardin et arriver à un pavillon où le "médecin" pénétra le premier pour allumer une lampe à pétrole. Alors il fit entrer Georgette dans un salon richement meublé garni de belles tentures. Au milieu, un guéridon recouvert d'un tapis, un canapé avec coussins et des fauteuils moelleux, deux glaces de Venise et, appendus aux murs des tableaux représentant des scènes religieuses.

Georgette s'était étonnée d'avoir vu entrer le monsieur dans le pavillon comme chez lui, et s'étonna davantage encore quand elle vit allumer le feu dans le foyer de la cheminée.

— Je vous quitte un instant, ma chère enfant, dit-il, je vais avertir ces dames, qui viendront vous recevoir ; veuillez vous asseoir. Il souleva une portière et disparut.

Georgette ne se tenait plus sur ses jambes, elle se laissa tomber dans un fauteuil. Mais au bout d'un instant, elle se dressa d'un bond, ayant retrouvé sa vigueur comme par enchantement. L'idée venait de lui venir qu'elle était peut-être tombée dans un piège. Quoi, ce prétendu saint homme ne serait-il qu'un misérable, qui s'était joué de sa crédulité !

Elle marchait vers la porte, prête à s'enfuir, quand le monsieur reparut, portant un plateau chargé de comestibles, de flacons de vin et de liqueurs, de deux verres et de deux couverts qu'il posa sur la table.

— Mais monsieur... commença Georgette stupéfaite.

— Ces dames vont venir, dès que votre chambre sera préparée, interrompit-il. En attendant, ma charmante enfant, vous allez vous réconforter, ce dont vous avez grand besoin ; allons, asseyez-vous là, en face de moi.

Elle resta immobile. L'illusion n'était plus possible : cet homme était un misérable, un tartufe.

Le timbre de sa voix n'était plus le même, sa physionomie s'était transformée ; ce soi-disant médecin des pauvres, cet instrument de la Providence, qui lui avait tenu un langage si édifiant, lui apparaissait maintenant, comme un misérable.

Elle jeta autour d'elle des regards effarés.

Lui souriait, la regardant d'une façon étrange.

— Monsieur, s'écria-t-elle, vous m'avez indignement trompée !

— Allons, allons, répliqua-t-il, reprenant son ton hypocrite, me feriez-vous un crime d'avoir employé une ruse innocente pour vous amener ici.

— Ah ! fit Georgette indignée ; et je me suis laissée prendre aux beaux sentiments que vous affichiez !

— Ma belle enfant, mes sentiments sont bien ceux que je vous ai fait connaître ; mais Dieu ne défend pas à ses créatures de récolter quelques-uns de ces jolis fleurs que l'on trouve dans cette vallée de larmes.

— Vous êtes un misérable !

— Si vous saviez, ma mignonne, comme votre courroux vous rend plus belle encore ! Ah ! tenez, je vous aime, et si vous êtes gentille, je vous adorerai !... Je vous l'ai dit, je suis riche ; avec moi rien ne vous manquera ; je vous donnerai de magnifiques bijoux, vous aurez des toilettes superbes, qui rehausseront encore l'éclat de votre beauté... Vous serez adorable !

Georgette bondit vers la porte.

Mais il avait prévu ce mouvement ; il arrêta la jeune fille au passage et l'enlaça.

— Au secours ! au secours ! appela-t-elle en se débattant.

— Il est inutile de crier, mon amour, dit-il, on ne peut pas vous entendre. Allons, ne soyez pas méchante ; à quoi cela vous sert-il, de jouer cette comédie ? Venez, soupons tranquillement.

— Au secours ! au secours ! appella-t-elle encore.

Il la serrait dans ses bras à l'étouffer.

La malheureuse enfant sentait ses forces l'abandonner et se voyait perdue.

Dans l'acharnement de la lutte, les deux corps heurtèrent violemment le guéridon qui fut renversé. Soudain, la flamme du pétrole courut sur le rham répandu d'un flacon ; une nappe de feu couvrit le tapis, les rideaux s'enflammèrent et l'incendie se communiqua aux tentures.

Abandonnant la jeune fille, l'homme se mit à arracher les tentures, espérant ainsi se rendre maître du feu ; mais le fléau allait plus vite qu'il. Il dut se réfugier dans le jardin pour ne pas être brûlé lui-même.

Georgette était sortie du pavillon avant lui. Dès qu'elle avait été libre de ses mouvements, retrouvant vite sa présence d'esprit, elle avait repris son petit paquet, qu'elle avait déposé sur une console, et s'était élancée hors de ce lieu maudit. Mais arrivée à la porte sur la rue, elle ne sut comment se faire ouvrir, ignorant qu'il fallait crier : "Cordon, s'il vous plaît !" Encore haletante et toute tremblante, elle se tapit contre la muraille.

Cependant le feu, qui dévorait le salon du rez-de-chaussée, menaçait de détruire le pavillon tout entier. A son tour, le locataire affolé appelait au secours et criait au feu !

Alors les fenêtres de derrière de la maison s'ouvrirent et bientôt de tous les côtés, les cris au feu ! au feu ! retentirent, jetant l'alarme dans la rue solitaire.

On heurta violemment à la porte de la maison ; elle s'ouvrit, et pendant que quelques personnes se précipitaient dans le corridor et couraient au pavillon pour porter secours et aider les locataires de la maison, déjà sur le lieu du sinistre, Georgette franchit le seuil et disparut dans l'ombre de la rue.

Après une course de quelques minutes, elle s'arrêta hors d'haleine et respira à pleins poumons.

XXII.—L'ASILE DE NUIT

Toute peureuse, la jeune fille regarda autour d'elle. Où se trouvait-elle ? Elle ne le savait pas. Elle hésita d'abord sur la direction qu'elle devait suivre, puis marcha au hasard, devant elle. Elle se croisa avec une escouade de pompiers qui accouraient pour éteindre l'incendie.

Elle se remit à courir au hasard d'une nouvelle course haletante ; mais au bout de quelques instants elle dut ralentir sa marche, la respiration lui manquant.

Une masse sombre et énorme se profilait devant elle. C'était le Panthéon.

Se donnant un peu de hardiesse, Georgette s'adressa à un monsieur qui donnait le bras à une dame, et lui demanda si elle était encore bien éloignée du boulevard de Clichy.

Le monsieur regarda la jeune fille, sourit et répondit :

— Vous vous êtes égarée, madame ; le boulevard de Clichy est très loin d'ici ; vous ne pouvez pas y arriver avant une heure de marche.

Il allait sans doute indiquer à Georgette son chemin, mais la dame ne lui en laissa pas le temps.

— Il ne me plaît pas, dit-elle d'un ton peu gracieux, que tu t'amuses ainsi à parler à des gens que tu ne connais pas : viens donc !

Et la dame entraîna le monsieur.

A l'extrémité de la rue Soufflot, Georgette se sentit tout à coup défaillir ; elle fit encore quelques pas et vit un banc sur lequel elle se laissa tomber.

Elle se sentit traversée par un frisson au souvenir du guet-apens auquel elle avait eu le bonheur d'échapper, et en se rappelant l'indigne traitement qu'on lui avait fait subir à l'auberge du Faisan Doré. Un instant elle fut tentée de se considérer comme la plus malheureuse des créatures ; mais la pensée de Paul suffit à rasséréner son âme.

Hélas ! elle n'était pas auprès de lui, il n'était pas là pour la protéger. On venait de lui dire que pour arriver au boulevard de Clichy elle avait une heure de chemin à faire. Elle laissa échapper un long soupir. Il fallait qu'elle se résignât à passer la nuit à la belle étoile.

Elle s'absorba dans une profonde rêverie.

De temps à autre, le roulement d'une voiture se faisait entendre sur le pavé.

Da boulevard Saint-Michel venaient des cris et des chants d'étudiants. Georgette n'entendait rien. sa pensée devenait flottante et, peu à peu elle perdait conscience de son être. Elle allait probablement s'endormir, ce qui eût été dangereux, car après sa course de tout à l'heure, qui l'avait mise en sueur, l'air vif commençait à la saisir.

Soudain, une main se posa sur son épaule et une voix rude lui dit :

— Que faites-vous là ?

Elle se redressa brusquement, effrayée, mais se rassura aussitôt en voyant l'uniforme d'un gardien de la paix.

— Monsieur, répondit-elle de sa voix très douce, je me repose.

— On ne se repose pas à cette heure sur la voie publique.

Elle se leva, ayant son paquet à son bras regarda tristement le gardien de la paix, soupira, et des larmes jaillirent de ses yeux.

L'agent, qui l'examinait, vit les larmes et, d'un ton radouci :

— Où demeurez-vous ? lui demanda-t-il.

— Monsieur, je n'ai pas encore de domicile à Paris ; j'y suis arrivée dans la nuit et me suis égarée.

— Je vais vous conduire dans un hôtel.

— Hélas ! je n'ai plus que quelques sous dans ma poche.

— Diable ! cela se complique : je vais être obligé de vous emmener au poste.

Georgette ne savait pas ce que c'était qu'un poste de police ; cependant elle ne put entendre ce mot sans frémir.

Mais plus il l'examinait, plus le gardien de la paix comprenait que cette belle jeune fille, aux yeux limpides, à l'attitude modeste, méritait d'être traitée avec certains égards.

Il réfléchit quelques instants, puis reprit :

— Non, je ne veux pas vous mener au poste ; j'ai mieux pour vous. Venez avec moi.

Elle obéit docilement.

Mais, après une vingtaine de pas :

— Monsieur, où me conduisez-vous ? demanda-t-elle ; je vous en prie, dites le moi.

— Je vous conduis à un asile de nuit, pour femmes où j'espère vous faire recevoir.

— Merci, monsieur.

La jeune fille n'ignorait pas l'existence dans Paris de plusieurs de ces asiles, fondations charitables où de malheureuses femmes, momentanément sans domicile, vont demander le soir l'hospitalité pour la nuit.

Au bout d'un quart d'heure, on arriva devant une grande maison, mais de mauvaise apparence. L'agent appuya le pouce sur un bouton de cuivre et un timbre sonna brayamment à l'intérieur.

Trois minutes s'écoulaient.

—Diable ! fit l'agent, on ne répond pas ; je sais bien qu'à cette heure on ne reçoit plus, mais j'espérais...

—Monsieur, si vous sonniez encore ?

—Oh ! ce serait bien inutile. Diable ! diable ! je ne voudrais pourtant pas vous faire coucher au poste.

—Oh ! non, monsieur.

—Mais je ne peux pas vous laisser dans la rue.

—Monsieur, j'entends marcher, on vient.

En effet, un bruit de sabots sur les dalles se faisait entendre. Presque aussitôt, une planchette qui masquait un judas glissa, et deux yeux cherchèrent à voir qui se présentait à pareille heure.

L'uniforme de l'agent rassura sans doute la personne qui avait répondu à l'appel, car une clef grinça dans la serrure de la porte, qui tourna sur ses gonds.

Une femme d'un certain âge, portant un costume laïque, s'avança sur le seuil et dit à l'agent :

—Que désirez-vous, monsieur ?

—Je vous amène cette jeune fille, qui se trouve cette nuit sans asile.

—Ne savez-vous pas que la maison est fermée à partir de dix heures du soir ?

—Une exception à la règle peut être faite en faveur de cette jeune fille qui m'a intéressé et que je n'ai pas voulu faire coucher au poste.

La veilleuse de nuit regarda Georgette ; puis, très satisfaite sans doute de son examen :

—C'est bien, dit-elle, que mademoiselle vienne.

La jeune fille remercia le bon gardien de la paix, qui s'éloigna après avoir dit :

—Bonne nuit, mademoiselle.

Georgette suivit la veilleuse de nuit, qui la fit entrer dans une salle, sorte de parloir, où elle la laissa aussitôt, en disant d'attendre un instant.

La jeune fille eut tout le loisir d'examiner la pièce aux murs blanchis à la chaux, sur lesquels se détachaient des gravures de peu de valeur et, au fond, assez grossièrement sculpté, un Christ en croix.

Un banc, qui occupait toute la longueur de la pièce, quelques chaises de paille, une table sur laquelle il y avait tout ce qu'il fallait pour écrire, composaient l'aménagement.

La salle était chaude, les bouches d'un calorifère donnant encore de la chaleur.

On voyait que l'œuvre, à son début, peu riche, ne se préoccupait que de l'utile.

Au bout de dix minutes, une autre femme parut. C'était la directrice, qui, occupée à un travail, ne s'était pas encore couchée. Elle pouvait avoir une soixantaine d'années ; ses cheveux étaient blancs ; sa figure, d'une maigreur presque ascétique, conservait les vestiges d'une beauté qui avait dû être remarquable. Il y avait dans son port, dans ses manières dans l'ensemble de sa personne une dignité qui imposait, et, sous la sévérité de son costume noir, on devinait la distinction de la femme du monde et cette bonté de la femme qui se donne tout entière à ceux qui souffrent, à la charité.

Elle jeta sur Georgette un regard pénétrant et lui dit :

—Comment vous êtes-vous trouvée dans les rues de la ville à une heure si tardive ?

—Madame, répondit la jeune fille, je viens de Montlhéry, je suis arrivée tard à Paris où je n'étais jamais venue, et je me suis égarée.

—Vous avez à Paris des parents, des amis ?

—Oui, madame.

—Comment se fait-il qu'on ne soit pas venu vous attendre à la gare ?

—Je n'avais pas prévu de mon arrivée, madame ; j'ai quitté brusquement la maison où j'étais à Montlhéry.

—Ah ! et pourquoi cela ?

—J'étais lasse d'y être maltraitée.

—Mon enfant, la règle veut que la porte de cette maison hospitalière soit fermée à dix heures ; mais le gardien de la paix a bien fait de vous amener ; il a compris que la charité ne peut être soumise à des règlements infailibles. Avez-vous besoin de prendre quelque chose ?

—Non, madame, je vous remercie.

—N'avez-vous pas froid ?

—J'ai eu froid après m'être assise sur un banc, mais depuis que je suis ici je me sens réchauffée.

—Ce dont vous avez surtout besoin, c'est de quelques heures d'un bon sommeil. Venez, mon enfant, suivez-moi.

Elles montèrent à l'étage et, à l'extrémité d'un couloir, la dame fit entrer la jeune fille dans une petite chambre carrée, meublée simplement d'un lit de fer, de deux chaises et d'une table toilette.

—Une nouvelle exception est faite en votre faveur, en vous donnant cette chambre, dit doucement la directrice ; vous la devez à l'intérêt que vous m'inspirez ; et puis je ne vous ai pas conduite au dortoir, afin de ne point troubler le repos de nos pauvres pensionnaires endormies.

Sur ces mots, la directrice se retira en disant :

—Bonne nuit, ma fille, dormez bien.

Et en s'éloignant, elle pensait :

—Cette jeune fille est charmante ; il faudrait ne se fier à aucune physiognomie si le passé de cette enfant n'était pas pur comme le cristal. Encore une victime de la bassesse et de la brutalité, comme j'en ai tant vu passer sous mes yeux.

Où, certes, la bonne directrice avait vu bien souvent l'espèce humaine

sous ses aspects bons et mauvais ; elle avait été la confidente de lamentables histoires ; aussi était-elle indulgente pour les défaillances de ces malheureuses qui trouvaient un asile dans la maison et auprès d'elle de bonnes et reconfortantes paroles.

Georgette s'était vite mise au lit, et il fallait qu'elle eût un impérieux besoin de repos, car à peine eut-elle la tête sur l'oreiller qu'elle s'endormit d'un profond sommeil.

Il n'y avait dans l'établissement, pour les hospitalisées, jouissant d'une faveur pareille à celle dont venait de bénéficier Georgette, que quatre chambres ; mais il y avait deux dortoirs, l'un réservé aux mères ayant leurs enfants ; l'autre, le plus grand, contenant quarante lits, était pour les femmes seules et de tout âge.

Dans ce dortoir, l'assemblage n'était et ne pouvait être que très mêlé. Dans ces épaves de la société toutes les misères étaient représentées, les unes intéressantes, les autres trop souvent méritées. Combien de malheureuses portaient sur leur visage flétri le stigmate du vice !

À côté des servantes sans place, des pauvres institutrices expulsées de leur logement faute de quelques francs pour payer leur terme, des ouvrières brutalement envoyées par des patrons inhumains, des filles mises à la porte par des parents dénaturés, il y avait les autres, celles qui ne pouvaient acuser qu'elles-mêmes de leur misère.

Mais si la charité a le droit d'avoir ses préférences, la vraie et grande charité, cependant, n'admet pas de distinction entre le malheur immérité et celui qui ne l'est pas. Les portes des asiles de nuit s'ouvrent largement à quiconque n'a pas un toit pour abriter sa tête.

Elle est grande et belle, cette œuvre de l'hospitalité de nuit pour les femmes et pour les hommes. Combien de victimes du sort sont sauvées du désespoir par le secours qu'elles trouvent dans une heure de détresse !

Cette institution philanthropique n'a encore que peu d'années d'existence et l'on sait les immenses services qu'elle a déjà rendus.

D'autres l'avaient précédée, de nouvelles l'ont suivie.

Il est de mode aujourd'hui de flétrir les vices et l'égoïsme de notre époque, et il n'est que trop certain que bien des abus, des indifférences coupables expliquent les récriminations de ceux qui souffrent. Mais il faut voir et ne pas les oublier les courageux et nombreux efforts qui ont été faits et se font chaque jour pour résoudre le terrible problème d'atténuer la misère, en attendant de la faire disparaître, si cela est possible un jour.

L'humble servante de Saint-Servan, Jeanne Jugan, fondatrice de l'Œuvre des Petites Sœurs des Pauvres, qui a dans toutes les parties du monde des maisons où les vieillards trouvent un abri pour leurs derniers jours, a eu de nombreux émules.

Les crèches, les écoles maternelles où les enfants des pauvres reçoivent des secours matériels et moraux, se sont multipliées dans toute la France. On a créé des Fournaux économiques où des affamés se pressent pour ne pas mourir de faim ; des chauffoirs où... l'hiver, des miséreux presque nus viennent rendre la vigueur à leurs membres engourdis. Des sommes énormes sont journellement consacrées à la construction de nouveaux hôpitaux, d'autres à édifier des hospices où les malades viennent achever leur convalescence.

Une société s'est formée pour l'enfance abandonnée ou coupable que l'on s'efforce de préserver de la contagion du vice en substituant une action moralisatrice à l'influence perverse des prisons et des maisons de correction. Et puis, elles sont nombreuses aujourd'hui ces maisons dues à l'initiative privée, où sont recueillis et élevés des orphelins des deux sexes auxquels on apprend un métier et que l'on suit ensuite sur la route de la vie.

On a institué l'assistance par le travail qui relève les âmes, tandis que l'aumône avilit ceux qui lui demandent d'entretenir leur paresse.

Les femmes, pour lesquelles la législation est parfois si dure, ne sont pas oubliées ; une campagne ardente a été faite en leur faveur, elle continuera.

Une active propagande réunit des ressources abondantes pour adoucir le sort des blessés et de tous ceux qui souffrent en défendant le drapeau national.

C'est l'Œuvre des Femmes de France.

Les morts ne sont pas oubliés, et, dans un élan patriotique, on veut s'unir pour protéger contre l'oubli et les injures du temps les tombes de ceux qui ont sacrifié leur vie à la Patrie.

Il s'est trouvé et il se trouvera toujours des hommes et des femmes de cœur pour consacrer leur temps et leur argent au succès des œuvres de bienfaisance et de solidarité.

Est-ce que jamais un appel a été fait au dévouement sans qu'on y ait répondu ?

Comme elle se montre ingénieuse, la charité, pour venir en aide à l'enfance, à la vieillesse, et pour soulager toutes les infirmités !

Nous ne parlerons pas des asiles de la folie.

Mais ces déshérités, les sourds-muets, ont leur Institut, — à Paris les garçons, à Bordeaux les filles, — où ils apprennaient autrefois, par des mouvements et des signes de la main et des doigts, à se comprendre entre eux, à échanger leurs réflexions, à se communiquer leurs pensées. Mais depuis 1879 à Bordeaux et 1881 à Paris, une méthode nouvelle met les sourds-muets en relations directes avec les entendants-parlants. On leur apprend à articuler des mots, à parler et à lire sur les lèvres toutes les conversations.

À présent, les sourds-muets ne sont plus isolés.

Les jeunes aveugles, ces autres déshérités plus encore que ne le sont les sourds muets, ont aussi leur Institut ou avant d'apprendre certains de ces métiers qui n'exigent pas d'une façon absolue l'organe de la vue, ils reçoivent une instruction qui, souvent, pour les intelligents, ceux-ci ne manquent point, dépasse le niveau de celle des élèves de nos écoles primaires.

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

Nous désirons attirer l'attention des dames sur un nouveau lot d'étoffes à Robes que nous venons de recevoir et que nous offrons à des prix excessivement bas.

ETOFFE - TOUT - LAINE

(54 pouces de largeur)

A 75 CTS LA VERGE

VALANT LE DOUBLE

JOHN MURPHY & CIE.

Couvertes et Confortables

Couvertes blanches en laine, depuis \$2.50 la paire.

Couvertes en couleurs dans tous les prix.
Confortables en laine, depuis 75c ch.
Confortables en duvet, depuis \$5 chaque, valant \$7.50.

Confortables en duvet pour berceaux, depuis \$1 25 chaque.

Nappes et Serviettes

Nappes en toile damassée et blanchie, depuis \$2 chaque

Serviettes en toile damassée et blanchie, depuis \$1 50 la douzaine.

Nappes en toile à jour, depuis \$4 ch.

Serviettes en toile à jour, depuis \$2.75 la douzaine.

Nouvelles toiles estampées !

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix

TÉLÉPHONE 3833



Cognac Jockey Club

Carte Or V. S. O. F.

GARANTI PUR A L'ANALYSE



Le meilleur Cognac importé au Canada.

En vente dans toutes les maisons de gros

En vente partout

\$1.25 LA BOUTEILLE

MAISON - BLANCHE

85 - RUE SAINT-LAURENT 85

IMPORTATEUR

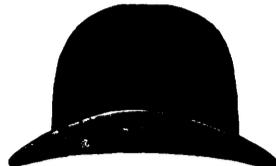
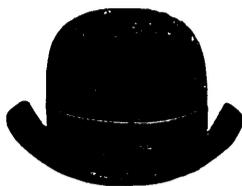
- DE -

Merceries

ET

CHAPELLERIES

T. BRICAULT



UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

"WESTERN"

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$2,000,000

Primes pour l'année 1893..... 2,365,036

Fonds de réserve..... 2,098,326

J. H. ROUTH & FILS, gérants de la succursale de Montréal, 194, rue St-Jacques

ARTHUR HOGUE, Agent du dépt français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST - DENIS

Au-dessus de la phar. Bridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent

LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?

Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu

Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?

Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 1 Décembre 1894

38,058

LA PRESSE sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois.

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTREAL

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**

PRÉPARÉ PAR **M. CHEVRIER**

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

PATENTS

TRADE MARKS
COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address: MUNN & CO., NEW YORK, 107 BROADWAY.

The **ARMSTRONG** Photo Engraving Co.

71 St. James St.
General

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les

POUDRES - ORIENTALES

LES SEULES

Qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

**Fermeté des Formes de la Poitrine
CHEZ LA FEMME
SANTÉ ET BEAUTÉ !**

UNE BOITE AVEC NOTICE \$1 ; 6 BOITES \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD, 1882, Ste - Catherine

MONTREAL Tel. Bell 6 513

"LUBY"

POUR LES CHEVEUX

**A. DANAI, L. C. D.
CHIRURGIEN-DENTISTE**



123 RUE ST-LAURENT

Obstructions en or, argents et platine. Dents posées sans palais ou sur dentier en Aluminium, Celluloïde, Vulcanite, avec de magnifiques genévives en celluloïde. Extraction sans douleur par l'électricité, et anesthésie locale.



**CHRONIQUES, ROMANS
ACTUALITÉS, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.**

COLLABORATEURS CÉLÈBRES

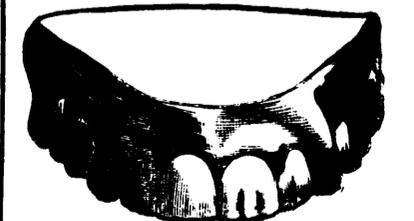
ŒUVRES INÉDITES

MODES M^{me} Aline VERNON

ABONNEMENT D'ESSAI

Cinquante centimes pour Deux mois

Nouveaux procédés américains pour plomber de dents, en porcelaine et en verre - plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger - Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSSEAU, L.D.S.

7, RUE SAINT-LAURENT MONTREAL